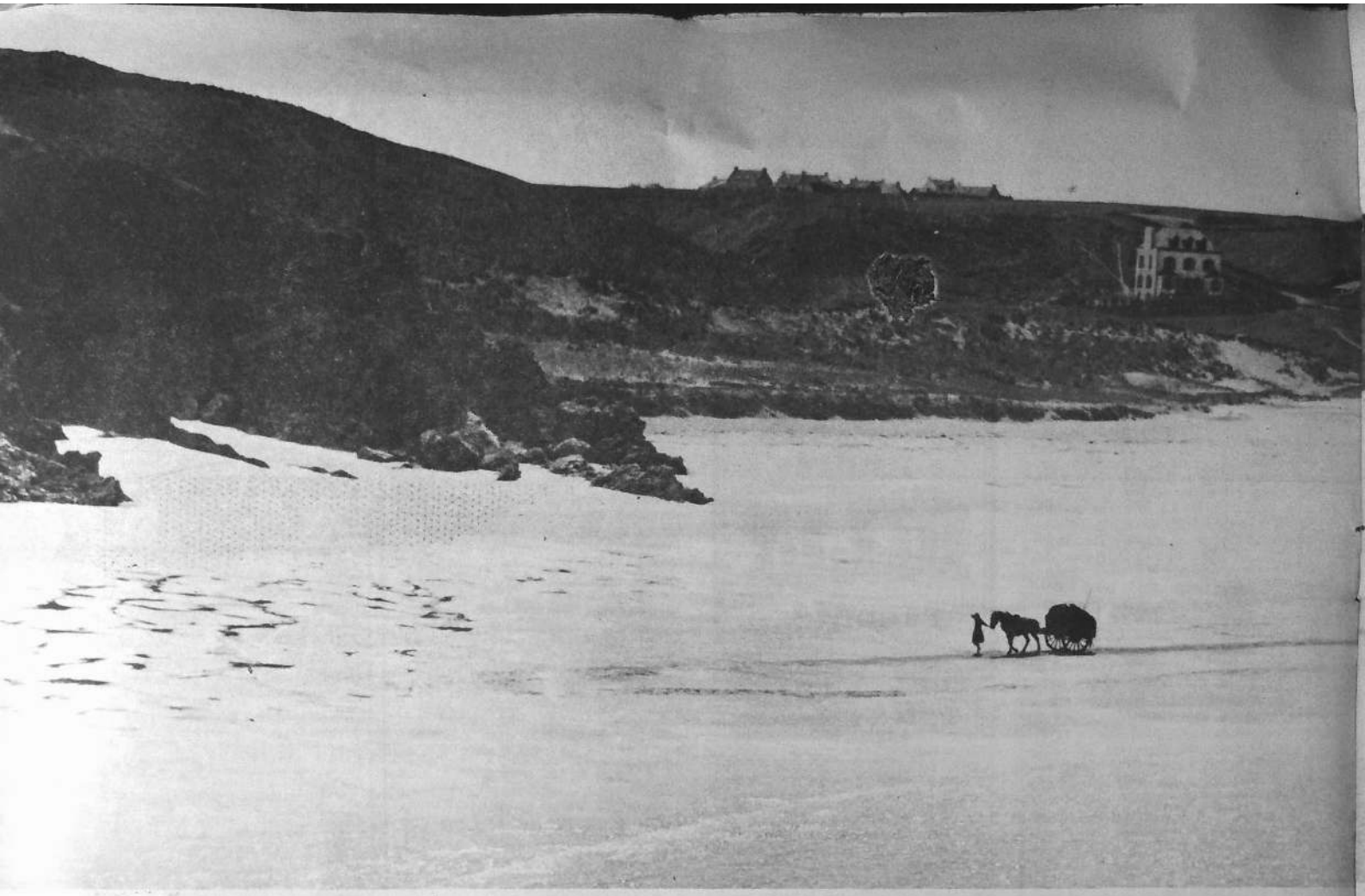
LES MEILLEURES COPIES DU BAC
(SUITE)

LE LITTERAIRE — Directeur : Pierre Brisson (1946-1964)
le Figaro Littéraire
« Sans la liberté de blâmer, il n'est pas d'éloge flatteur. » BEAUMARCHAIS

Henri Queffélec Charles Le Quintrec
Louis Martin-Chauffier
Guy Le Clec'h Louis Guilloux

DES BRETONS PARLENT DE LEUR BRETAGNE



DES BRETONS PARLEN

Il paraît que cet été, sur ses trois mille cinq cents kilomètres de côtes — îles comprises — sur ses mille hectares de plages, la Bretagne accueillera plus de deux millions et demi de visiteurs. Ils reviendront en disant : « J'ai passé des vacances bretonnes. » Mais combien, en effet, n'allant qu'à la mer essentielle, à leur coin de mer, seront passés à côté de tant de paysages encore préservés, à côté de tant de paysans et de pêcheurs taciturnes et goguenards, sans les avoir remarqués, sans les avoir reconnus. Il faut sans doute beaucoup d'amour et peut-être des guides, des médiateurs pour connaître, pour deviner un pays souvent sauvage — au meilleur sens du terme — et fermé. C'est pourquoi nous avons demandé à des écrivains et journalistes bretons de vous parler de leur province. Du Nord ou du Midi, du Finistère, du Morbihan ou des Côtes-du-Nord, de Brest ou de Léon, de l'intérieur ou de la côte, ils vous disent l'Argoat immuable, l'Armor immense, leur Bretagne, la Bretagne des îles, des eaux, de la terre et des hommes.

Au cœur de mon pays, au centre de ma vie, au fond de ce golfe doux comme un lac

L'île et la maison

par Louis Martin-Chauffier

J'IGNORE quand, je ne sais où, je me trouvais chez les Papous, les Zoulous, les Scythes, les Iroquois, les Turcomans, les Ostrogoths. C'était peut-être, si j'y pense avant d'avoir perdu la mémoire inutile, hier, et à Paris. En tout cas exilé, et soumis au tourment de la durée où chaque minute tombe quand le moment est venu pour elle de tomber, où les heures tout à la fois s'effritent et n'en finissent pas.

Tout cela n'existe plus, s'il fut jamais autre chose qu'un rêve aussitôt effacé. Juillet s'enchaîne directement à septembre dernier. D'un mouvement tout naturel; et rien ne les a séparés. Je suis ici aux lieux que je ne veux avoir quittés depuis trois quarts de siècle — paraît-il. Dans un autre monde où le temps demeure suspendu, hors de la durée comme de l'espace; il n'a pas commencé et ne finira pas.

Dans mon pays. Et non pas seulement en Bretagne, mais dans le Sud de la Bretagne, au cœur de ce grand lac le plus riant et le plus doux, le golfe du Morbihan, où l'Ile-aux-Moines étend ses bras ouverts pour l'accueil et qui ont tort de ne se point refermer pour retenir celui qui ne voudrait pas repartir.

Repartir où ? Peu importe. Dans ma jeunesse, « l'étranger » commençait dès qu'on posait le pied sur « le continent », à cinq cents mètres de la jetée, sur l'autre bord du bras de mer qui sépare l'Ile-aux-Moines de Port-Blanc; sans distinction aucune, ni d'ailleurs sans la moindre xénophobie (nous sommes un pays de marins), qu'on fût d'Arradon, juste en face du chef de la croix, ou Zoulou, Scythe, Iroquois... (voir plus haut).

Peut-être, pourtant, une légère défaveur s'attardait-elle sur les Anglais. Quand, le 2 août 1914, je rentrai avec mes parents à Vannes, au fond du golfe, où nous étions nés

Les îles, la terre, les hommes, les eaux

Savitry - Rapho

T DE LEUR BRETAGNE

tous les trois et où nous habitions, l'un des vieux marins, retraités de la « Royale » (1), qui prenaient le soleil en chiquant sur un banc du port, me dit placidement : « Alors, Monsieur Louis, on va faire la guerre, encore un coup, aux Anglais ! »

Mais non, lui ni les autres n'en voulaient aux Anglais. C'était l'ennemi héréditaire, une vieille habitude, le peuple avec lequel on entretenait les relations les plus intimes, un peu brusques peut-être, au demeurant les plus loyales, un voisin séculaire et querelleur qui met du piment dans la mort, mais dont, aussitôt débarqué, on oublie les mauvais coups et l'humeur difficile. Quant aux Allemands, la ligne bleue des Vosges ne se profilait pas sur l'horizon des mers. Ils n'étaient encore que lointaine piétaille.

Puis-je dire que j'aime la Bretagne ? Ce serait bien mal m'exprimer. Aime-t-on l'air qu'on respire quand on respire à pleins poumons, alors que partout ailleurs on étouffe un peu ? Je ne sais même pas si je suis Breton « de race pure ». Je n'ai pas la chance, comme Jean Guéhenno, Louis Guilloux, Henri Queffélec ou le poète Guillevic — pour ne parler que de quelques écrivains vivants que je connais bien — de porter dans mon nom l'appelation contrôlée. Des Martin, on en trouve dans l'Europe entière et toute l'Amérique du Nord. C'est à peine un nom : un prénom et, je crois, le plus répandu. Dans le brassage millénaire de ce vieux continent où se mêlent toutes les origines, d'où viennent ces Martin dont je sors, bourgeois de Josselin établis depuis des siècles à l'ombre du château des Rohan, et qui ont épousé des demoiselles en o, des Jehanno, des Jegouzo, et ma mère qui s'appelait Morio ?

Je ne puis parler de patriotisme, de nationalisme moins encore. Pour « la race et le sang », je n'ai pas attendu que Hitler m'en donne l'horreur. Pas plus raciste qu'un rocher noir tout luisant d'eau au bout d'une terre inconnue faisant tête à quelque océan qui n'est pas porté sur les cartes.

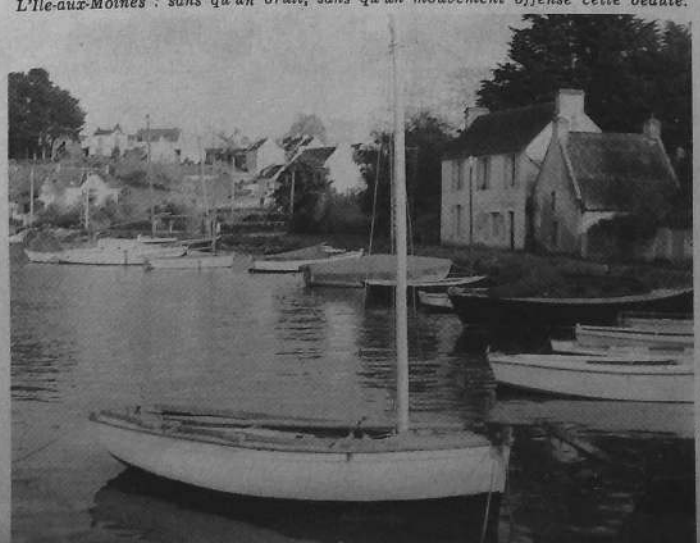
Je n'ai pas le culte des ancêtres, non plus que celui des morts, pourtant si profondément enfoncé en Bretagne. Les cimetières ne sont pour moi que des jardins publics fort enlaidis par les marbres, les granits polis et les grilles bon marché. Les morts sont ailleurs, et seulement ceux que j'ai aimés, vivants. Ce qui m'attache à ce pays, c'est la terre elle-même, et la beauté que la mer lui apporte en échange des hommes qu'elle lui prend. Je les remercie d'être là, d'exister comme elles sont, et d'avoir éveillé en moi ce qu'elles ont pu y trouver — ce n'est guère — de plus pur et de plus profond.

Au bout du compte, je ne sais guère plus que cent mots de breton, et je connais bien moins la Bretagne que des milliers de touristes. Mon champ d'amour est tout petit : le lieu où je me trouve bien, où je me sens chez moi, et nulle part ailleurs, c'est ce golfe tranquille, protégé des grands vents du large, découpé à la diable pour la joie du regard, où l'on n'a jamais fini de découvrir un plan d'eau derrière une avancée de terre puis un autre et une autre encore jusqu'à se perdre dans la brume légère qui voile le port de Séné, commencement du bout du monde, de ce monde irréel qui échappe à ma vue comme il fait à ma mémoire et, tant que je suis ici, à ma curiosité.

Quand ma jeune femme vint à l'Ile pour la première fois, après notre mariage, cette Brestoise se moqua de ce qu'elle appelait notre lac. Elle se croyait dans quelque Suisse. Qu'était-ce auprès de l'Aberwrach, de la pointe du Raz et de la baie des Trépassés ? Elle eut tôt fait de s'enchanter. Il s'agit bien d' « enchantement ». J'ai quelque peu voyagé, sans doute ferai-je sourire en affirmant que c'est ici que j'ai vu les plus fines nuances, les changements les plus subtils, une harmonie constante dans la diver-

24

L'Ile-aux-Moines : sans qu'un bruit, sans qu'un mouvement offense cette beauté.



Rapho

(1) On appelle encore ainsi — et non seulement en Bretagne — la marine de guerre.

sité toujours renouvelée des aubes aux crépuscules, aux nuits claires de pleine lune, du calme à la tempête (elle vient parfois jusqu'à nous), au grand soleil ou dans la brume.

Mais peut-être l'Ile n'est-elle jamais plus belle que sous un ciel gris à marée basse, quand se découvrent les prairies d'herbes sous-marines. Pas une couleur n'éclaire cette tranquille symphonie que composent les feuillages sombres par-delà la nappe argentée des eaux immobiles, le ciel demeuré lumineux sous ses voiles, la côte lointaine piquée de maisons blanches, les mâts des bateaux échoués jusqu'au retour du flot, chaque détail soutenant les autres avec une netteté d'estampe japonaise ; sans qu'un bruit, sans qu'un mouvement offense cette perfection miraculeuse, blesse la douce paix qui semble établie pour toujours, et incline à la partager le cœur le plus tumultueux.

Quand le golfe retrouve ses couleurs, il est parmi les plus beaux. Mais, cessant de dépasser la nature, il rentre dans l'ordre des choses.

La capitale ensommeillée de mes souvenirs

Vannes même est depuis des années sortie de mon horizon. J'y suis né, pourtant, j'y ai passé les dix-sept premières années de ma vie, partageant mon bonheur de vivre entre ma famille et le collège Saint-François-Xavier, qui végétait quelque peu, après sa longue prospérité de jadis, aujourd'hui ranimée par une nouvelle floraison. C'est une bien belle petite ville qui s'enorgueillit d'un long passé, plus ou moins légendaire. La légende, c'est le « fameux » combat naval, où les bateaux légers de César détruisirent les lourds vaisseaux vénètes, dans le golfe, sous les yeux des habitants épouvantés. La bataille eut bien lieu, mais ailleurs, sans doute du côté de la Brière, que la tourbe des alluvions n'avait pas encore encrassée. Les Vénètes, pour autant, ne perdirent rien pour attendre : César arriva sans tarder et son premier soin fut de décapiter tous les sénateurs. Ce que l'illustre Commentateur appelle la « Pax romana ».

Saint Vincent Ferrier, fameux dominicain espagnol, qui ne parlait que sa langue natale et le latin, y prêcha les fins dernières sur la place des Lices, avec un grand succès, et convertit par milliers des Bretons encore quelque peu sauvages. Il y mourut en 1419. Trois siècles plus tôt, Abélard, exilé à l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys, avait été plongé par les moines, qui ne prisaient pas les belles manières de l'abbé, dans un tonneau plein d'huile qu'ils commencèrent à chauffer. Ils n'allèrent pas jusqu'au bout, ils aimaient la fine plaisanterie. Le chanoine Fulbert lui en fit voir bien d'autres, mais ne plaisantait pas. Et c'était à Paris.

Le centre ancien de Vannes est bien conservé ; aussi bien que mes souvenirs. La ville ne s'est pas embellie en grandissant. En ces temps très anciens (avant la guerre de 1914) elle était charmante, ensommeillée, et sans rien qui dépasse : petit commerce, pas d'industrie, petite culture, sauf la préhistoire : beaucoup de vieux messieurs occupaient les loisirs de la retraite en formant des hypothèses sur les menhirs et les cromlechs. On trouvait, chez un libraire, un unique exemplaire de la Revue des Deux Mondes, la jeune N.R.F. y était inconnue.

La « politique » y était simplette : on bataillait pour ou contre le trône et l'autel. L'extrême-gauche, les « rouges », était radicale. La droite, les « blancs », comprenait monarchistes et modérés ; le député, marquis de l'Estourbeillon de la Garnache, allait, la veille de la fête de Sainte-Anne-d'Auray, en calèche, vénérer la statue de feu le prétendant Henri V, avec tous les hobereaux des environs, qui avaient été jeunes sous le règne de l' « usurpateur » Louis-Philippe, fils du « régicide » de honteuse mémoire. La municipalité était plus nuancée : on y comptait même des libéraux républicains. Je crois qu'elle a peu changé.

Vannes formait le cercle borné de ma vie, dont le centre était l'Ile-aux-Moines. Rennes m'apparaissait une métropole lointaine où j'irais, après le bachot, poursuivre mes études. Paris demeurait hors du temps : elle était la ville fascinante et redoutable des héros de Balzac, je ne la voyais qu'au passé.

Aujourd'hui, Vannes n'existe plus que dans mes souvenirs. Je ne fais guère que la traverser en taxi pour aller, en descendant du train, prendre la vedette à Port-Blanc. Le moteur a remplacé la voile. La moitié des maisons de l'Ile appartiennent à des « étrangers », mais qui cessent de l'être aussitôt débarqués sur cette Ile-aux-Moines où il n'y eut jamais de moines. Ils ne sont pas des occupants ; ils sont, à leur façon, des réfugiés.

Je rentre dans la vieille maison de corsaires où je ne suis pas né, mais où j'ai fait mes premiers pas ; la maison natale de mes songes. Les habitants n'en sont plus les mêmes. Je ne suis plus le fils, le petit-fils, mais l'époux, le père, le grand-père. C'est ici la maison de la fidélité, de la continuité, où l'amour se renouvelle sans se perdre. Je n'oublie pas les morts, ou plutôt les vivants qu'ils ont été. Mais je ne les regrette pas. Les regrets faussent la mémoire, ils installent les disparus dans cette condition de morts qui n'a jamais été la leur, qui les arrête, hors de leur temps, au premier jour de l'absence. Ici, il n'y a pas d'absents.

Louis Martin-Chauffier,
de l'Institut.

Marcay - Gallipho

Une vedette en vue de Port-Blanc : le moteur a remplacé la voile

Gallipho

Sur un morceau d'océan : la beauté de la mer ne ferme pas à vingt heures

Baignées d'air pur, d'eaux profondes, de vents salés

Hoedic et Houat les deux sœurs marines

par Henri Queffélec

LA radio vient d'annoncer qu'il ferait des orages, aujourd'hui, dans le sud de la Bretagne... Même s'il tonnait là-bas un bon coup, je ne me sentirais pas mieux à mon aise dans Paris — où d'ailleurs le temps s'annonce lourd ! — quand je devrais depuis longtemps avoir retrouvé la mer.

Et puis les orages, dans les îles où je séjourne, on les connaît à peine. D'un œil désinvolte, les habitants suivent au nordet et au suet l'embâcle des nuages noirs caractéristiques, une grande tache lie-de-vin qui s'appuie sur l'horizon du continent. Justice de Dieu. La foudre est le lot de ceux qui ont des arbres et des villes ! Quel plaisir prendrait-elle à frapper ces récifs et ces dunes ?

Je vais voir au-dessus de la cour le ciel qui se plombe dans l'ouest de Paris et je m'envole...

Elles sont toujours là, mes deux préférées, les deux sœurs, ou la mère et la fille, Houat le canard et Hoedic le caneton, la plus petite et la moins petite, accrochées à leurs socles goémoneux sur le grandiose polygone d'eaux marines que délimitent Le Croisic, Belle-Ile, Quiberon et l'embouchure de la Vilaine. Il ne leur manque pas un œillet, ni un galet, ni une mouette, ni un laminaire.

Là tout est harmonie simplicité...

J'aime jusqu'au fanatisme, je le reconnais, toutes les îles bretonnes et je pourrais aussi évoquer Sein et Ouessant, les Glénan, Bréhat et Molène, Groix et Batz. Et surtout Belle-Ile, la plus grande parmi les petites îles bretonnes ayant charge de communautés humaines, celle-là qui a osé nourrir son nom d'un adjectif louangeur. Ce qui était dangereux. Ce qu'a ratifié la vox populi... Belle-Ile, grande perle atlantique, grande île de beauté, dont les falaises occidentales sont une longue merveille qu'il faut contempler à un mille devant la côte, déploiement de murs de forteresses lunaires et de temples préhistoriques, Grande Barrière proposée à la houle et au rêve des dessinateurs et des peintres.

N'a-t-elle pas préséance non plus sur deux voisines qui se situent

par rapport à elle ? Et qui sont tard venues à l'existence touristique ?

Non, je m'en tiens à Houat et à Hoedic. J'ai besoin aujourd'hui de m'en aller au moins peuplé et au plus tranquille, à ces terres minuscules où l'auto est aussi rare que dans les villages de 1900 et où l'on peut voir, entendre, sentir, goûter, toucher la nature naturelle avec une liberté que l'on ne connaît plus dans son propre jardin. Je me dirige vers l'ouest et aucun marteau-piqueur ne me vrille les tympans pour m'interdire le chant d'une alouette, aucune vapeur de gaz brûlés ne me démolit le parfum profond des grèves. Tout ce qui est sol est à moi comme à chacun de mes frères et non plus à des machines. Je me tourne vers l'est, aucun coup de sifflet ne blesse mon sans-gêne. Je marche, je m'arrête, je tète cet air pur comme l'eau d'un gave et je repars dans la perfection du monde. Aucune affiche, aucune prétention, presque aucune pollution d'aucune sorte ne me heurte. Je ne voudrais pas jouer à sermonner Baudelaire, dont les poèmes sont en de tels lieux une excellente compagnie, mais tout est harmonie, simplicité et beauté, la simplicité pouvant prendre les dimensions d'un morceau d'océan et du grand ciel armoricain où des atolls de blancheurs fondent et se dissipent dans un bleu pervenche.

La liberté des enfants de Dieu

Nous irons nager. Toute une petite grève nous appartient avec une eau qui semble originelle et des carrelets filent sous nos pieds, des mulets sautent devant nos bras, tandis que des mouettes rieuses piquent un peu plus loin sur un banc de lançons. Nous ne sommes plus les rouages d'une société ni les victimes des administrations, nous avons retrouvé la liberté des enfants de Dieu. La beauté de la mer ne ferme pas à vingt heures. Elle reste ouverte toute la nuit. Ce soir, nous viendrons contempler sur l'horizon le grand jeu muet des phares.

Il va de soi que les îles se transforment. Houat et Hoedic ont déjà une histoire, et cette histoire se poursuit.

En ce moment, Hoedic se dépeuple et Houat prolifère. La première n'a même plus deux cents habitants, la seconde va dépasser ou dépasse les quatre cents, et le fossé dans les années prochaines se creusera plus rude... Houet a bénéficié à temps de la construction d'un port et ses pêcheurs ont su diversifier leurs activités — ils ont été sauvés ! Une partie de mon cœur reste à demeure avec les Hoedicais, les mal-aimés des bureaux, qui ont peut-être pris trop vite leur parti de la malchance ; mais n'avait-on pas dit qu'une société se jugeait en principe sur ses égards envers les minorités ? L'évolution économique, plus barbare dans son rythme que les suroîts les plus vifs, a changé tout cela. Pourra-t-il exister encore une jeune génération de pêcheurs qui tirerait Hoedic de son marasme ?

Il ne faudrait pas noircir le tableau à l'excès. Hoedic, avec sa civilisation originale, a donné à beaucoup de ses habitants un bonheur singulier et des lumières mystiques. Cela n'apparaît pas dans les ordinateurs. Cela fut. Hoedic — et Houat aussi à la même époque, un passé qui n'est pas vraiment lointain — n'a-t-il pas vécu un communisme chrétien et maritime, austère en ses règlements, mais qui assurait à la population un grand équilibre psychologique ? Le sang n'a pu oublier cela encore.

Le bon rire de l'homme, celui de Molière et de Chaplin et de Tati, je l'ai entendu à Hoedic tant de fois. Beaucoup plus souvent que dans le métro. Je pourrais presque dire que, comme à Douarnenez, il est une spécialité locale. Avec l'œillet sauvage et la pince de crabe.

Délicieux Jean-Marie Le Moing, maire de Hoedic et des Hoedicais depuis de longues années par la volonté du peuple et la grâce de Dieu, je retrouve en vous la grandeur du Vieil Homme de Hemingway. Vous avez accepté un soir que je vous accompagne aux rougets (les fameux « rougets de l'île ». Hum !). Je vous ai entendu parler aux poissons comme lui, et comme les saints de la Légende dorée, et je suis sûr que vous vous faisiez comprendre de vos petits frères à écailles et qu'ils savaient votre tendresse.

Houat et Hoedic ont désormais claire vocation de beauté, d'une beauté que le cercle privilégié de ses habitants n'est plus seul à connaître. Loin de là, Elles sont dans leur totalité des objets culturels, non de la même façon mais au même titre que des tapisseries de Lurçat, des toiles de Rouault, des statues de Zadkine.

Je ne sais ce qu'il adviendra d'un fâcheux projet de lotissement à Hoedic de la zone des meilleures plages, mais je me rappelle tous ces rocs sans défaut, tous ces chardons, toutes ces immortelles, toutes ces écologies de faune et de flore, de végétal et de minéral, qui participaient à la composition du site et méritaient protection contre le vandalisme — et celui-ci n'existait pas alors

Reconnaître le prix de ce qui existe

A l'autre extrémité, face à Houat la semblable et la dissemblable derrière laquelle se couche le soleil, Hoedic a gardé intacte sa pointe du Vieux Château, sa falaise la plus élevée. Il serait vain de comparer ce belvédère à ceux de Belle-Ile. Nous sommes bien sur un haut-lieu. Sur cette plate-forme, des veilleurs gaulois, des veilleurs romains ont épié les parages.

Nous franchirons le chenal et nous atteindrons ce sable blond et blanc qui excite en nous l'enfant aux pieds nus de nos premières années. Plage ! Plage ! La grande plage de Houat, qui doit avoir dix kilomètres de long et plus, étire ici ses recourbements avec la sûreté d'un potier et d'un céramiste en bordure d'une baie extraordinairement calme, réservée sans doute au soir de la Genèse pour l'enchantement des yeux. Je me défends du chauvinisme : il existe des visions marines aussi belles. Il n'en est pas de plus belles, satisfaisant du même coup davantage à ces envies de douceur et d'énergie qui nous habitent. On ne doit pas venir ici pour se vautrer ni pour se bronzer, cela peut se faire sur les Champs-Elysées et ailleurs ! mais pour cheminer le long de l'eau et se jeter dedans. Et pour regarder. REGARDE. Le monde ne crie pas cet ordre comme le bourreau de Michel Strogoff — demain encore nous ouvrirons les yeux — mais comme Madame Colette. REGARDE. Cette merveille t'est donnée pour que dans sa sérénité tu apprennes à toujours mieux voir.

Je détache de cet ensemble un détail qui me passionne depuis ma première visite — une transparence smaragdéenne de l'eau dans un très subtil passage du bleu au vert et au blanc, contre un cap de sable en miniature à la pente raide, alors que la plage tourne en direction du port. Les mouettes aiment cet endroit qui reste solitaire. Tout à l'heure, vous avez pensé au Pausilippe, voici la pureté d'un lagon polynésien qui vous assaille.

Petites îles bretonnes, où le visiteur est appelé à se remettre en paix avec lui-même et avec les choses ; à reconnaître le prix de ce qui EXISTE...

Et voici l'orage, il n'a pas dû se plaire dans le sud de la Bretagne, qui éclate sur Paris.

H. Q.

Maisons dans l'île de Houat : aucune prétention, presque aucune pollution

P. Allard-Fotogram

EN BRETAGNE OU AILLEURS

AVEC LES HUITRES, LES FRUITS DE MER, LES POISSONS, LES FROMAGES, OU A L'APERITIF

MUSCADET

GROS-PLANT DU PAYS NANTAIS

COTEAUX D'ANCENIS-GAMAY

LES VINS BRETONS, « VINS DE TOUTES LES HEURES »

COMITÉ INTERPROFESSIONNEL
DES VINS D'ORIGINE DU PAYS NANTAIS

CAVEAU DE DÉGUSTATION : 17, rue des États
44-NANTES

TEL. : 71-15-58

OUVERT de 10 h. 30 à 12 h. 30 et de 16 h. 30 à 19 h. 30,
TOUS LES JOURS SAUF DIMANCHE ET MARDI

A BÉNODET
(Finistère-Sud)

dans un site unique
et en bordure de plage

LE PALAIS DES CONGRÈS

vous offre :

* **sa piscine chauffée**
* **son Night-Club Top-Side - Discothèque**
* **les Horizons - vue panoramique - dancing avec l'orchestre**
ANDRÉ MAHÉ
ses attractions - ses galas
* **son cinéma – les Glénan – un film tous les deux jours**

– Chaque vendredi :
une « soirée spéciale » à thème (1900 - Far-West - viennoise, etc.)
– Cinéma :
une PROGRAMMATION pour tous les genres
– SÉMINAIRES - CONGRÈS

Tél. : 94-05-16

Communiqué

Les Côtes d'Armor

Les Côtes d'Armor développent leurs 240 km sur la Manche, tout le long du département des Côtes-du-Nord et en bordure du courant chaud du « Gulf Stream ». De mai à octobre, elles représentent le cadre idéal pour passer un séjour dans le calme de ses stations qui présentent l'éventail des distractions les plus saines : la pêche en mer, la cueillette des coquillages, la pêche en rivière, le sport de la voile, les fêtes folkloriques, les jeux de la plage, les excursions.

Le climat vivifiant que l'on y trouve, conseillé par d'éminents spécialistes plus particulièrement aux enfants, chasse la fatigue et prodigue une véritable et durable cure de santé. A l'attrait du climat s'ajoute celui de la beauté du cadre : une variété inégalée et inégalable de sites, multipliée par la richesse des monuments, témoignages de foi et aussi d'une histoire tourmentée, celle d'un terroir fidèle à ses traditions, telles sont les Côtes d'Armor.

Sur la côte, de la grande plage de sable fin à la grève enchâssée dans l'écrin rocheux, des dizaines de stations de grand standing ou familiales ont tout mis en œuvre pour être tout à fait à la hauteur dans cette grande compétition estivale. On trouve ainsi, de l'est à l'ouest, Sables-d'Or avec ses pinèdes, son golf, sa grande plage, la belle station du Val-André, la grande plage des Rosaires près de Saint-Brieuc, le chef-lieu des Côtes d'Armor, ville pleine de parcs et de vieux monuments, débordante d'activité. Et c'est ensuite Binic, station familiale avec ses diverses plages et son camping, Etables-sur-Mer agrémentée de jardins et riche en possibilités touristiques, Saint-Quay-Portrieux avec sa piscine d'eau de mer, le célèbre port de Paimpol si riche en folklore, la paisible île de Bréhat qui semble retirée du monde. Ce chapelet de stations ne s'arrêterait plus. Lezardrieux, nichée sur une presqu'île sauvage, et qui tire orgueil légitime de son magnifique pont suspendu, est une véritable plate-forme pour découvrir un panorama inoubliable ; on trouve encore Pleubian et son cadre rocheux, Tréguier avec sa belle cathédrale, la célèbre station de Perros-Guirec avec sa grande plage de Trestraou, le port de Trébeurden implanté sur la Côte de Granit, et cambien d'autres stations encore.

L'intérieur du pays, avec ses rivières et ses forêts corsetées de landes, avec ses lacs et ses étangs, avec cette flore éblouissante qui parfume les hameaux les plus humbles, est tout aussi séduisant pour l'ami de la nature. Comment rester insensible au cadre reposant et majestueux de Quintin ? Comment ne pas s'extasier devant le barrage de Guerlédan que l'on découvre depuis Mur-de-Bretagne ? Ces exemples pris parmi tant d'autres montrent que la richesse et la diversité de cette région sont inépuisables.

Au pied du calvaire : ici, là, rien, croirait-on, n'a jamais changé.

Le temps est-il venu de jeter bas les talus du bonheur de vivre ?

Ne touchez pas à Brocéliande

par Charles Le Quintrec

ARMOR, Argoat. La mer, la terre ou plutôt le bois, ce qui reste de la légendaire forêt de Brocéliande qui, jadis, couvrait presque entièrement la péninsule armoricaine.

De tous temps, les hommes ont été des arracheurs d'arbres. Je me souviens encore — mais c'était avant que n'arrivât l'ère de la tronçonneuse — de leur joie virile à se mesurer avec un chêne, un châtaignier. Il fallait abattre le géant, le déraciner, agrandir le pré, le champ, gagner de l'espace pour les ensemencements.

Au cœur des premières clairières ont surgi des hameaux qui sont devenus des villages, puis des bourgades. Elles ont leur cachet, mais les « tourisiens » (le mot a été employé devant moi par M. Robert Buron alors ministre du Tourisme), n'ont pas le temps de les voir. Ils les traversent à plus de cent dix à l'heure, pressés d'arriver devant la *grande bleue*, que certains appellent *la grande verte*, de se rendre compte d'enthousiasme si « la houle a du creux », si le sable est fin.

Le long des chemins de Kergrist

Le royaume de Morgane plaît. Il est à la mode. On n'a plus peur de lui. Celui de Viviane paraît plus austère. On ne le redoute plus, on l'ignore. Qu'on fasse un *Parc d'Armorique*, qu'on essaie de retenir l'estivant le long d'une rivière paisible, c'est très bien, mais le citadin ira de préférence là où ses pareils s'entassent par milliers.

Le royaume de Viviane a gardé beaucoup de son mystère. Dans certains endroits — à Tréhorenteuc, par exemple — il est encore presque intact. Certes, les tracteurs ont remplacé les chevaux qui maintenant bruffent à leur aise à l'ombre d'une grange, tandis que, les mois d'été, les moissonneuses se répondent par un bourdonnement de ruches en révolution. Cela dit, la vie des jours — comme vont les jours — est encore à peu près semblable à celle que j'ai connue, non loin de là, le long de ces chemins de Kergrist que j'ai eu naguère tant de plaisir à évoquer.

Ce sont chemins de paix, de liberté, chemins sauvages qui vont à leur gré, à leur fantaisie vers d'autres chemins, parfois vers un sentier où un moine coupe de l'ajonc, où une vachère fait semblant de tricoter à cinq aiguilles des chaussettes — celles du troisième âge — car ici, comme partout, les adolescentes préfèrent les bas nylon et la mini-jupe (style germanopratin).

En réalité, cet Argoat est riche de contrastes touchants ou saugrenus, voire inattendus. La vie l'exige et les hommes y aident beaucoup. C'est une femme sans âge qui ramasse du bois mort, ou de la bouse de vache pour son jardin ; un brave honnête homme qui prend le soleil sur un banc de pierre devant sa maison entre deux bouquets d'hortensias et ce sont des jouvencelles, parées comme des stars, qui jouent à peu de frais les amazones sur des vélomoteurs, et des garçons, plus agressivement motorisés, qui font vingt fois le tour du monument aux morts sans trop se demander de quels morts il s'agit. Et pourtant, d'ici, on est allé mourir au Tonkin, à Madagascar, à Verdun, à Ypres, à Bir-Hakeim, à Dien Bien Phu, mais aussi à Saint-Marcel, mais encore à Dachau.

« *Laissons les morts enterrer les morts* », l'Evangile nous y invite qui a fortement imprégné cette terre, favorisant la mise en place d'enclos paroissiaux, jetant aux carrefours les bras déchirants d'un calvaire, levant derrière quelque bossellement une chapelle couleur de brousse (et si vous voulez la visiter, il vous faudra aller demander la clé à une paysanne qui arrache des pommes de terre à deux kilomètres de là). Mais allez, cela peut en valoir la peine. La porte poussée, le saint patron vous recevra — statue polychrome — qui semble s'accommoder parfaitement du silence de l'éternité. Seuls vos pas résonneront sur les dalles. Des personnages noueux, sortis farouches des imaginations rurales, vous regarderont, impassibles, faire le tour de

René Mallète

vous-même, car c'est toute la force du passé — sa présence physique — qui vous fait ici tressaillir et vous incite à monter les quelques marches qui conduisent au clocher.

De là-haut, c'est le casier tout de guingois des champs et des prés, des bois de pin, des landes, des roches. C'est la sylve profuse et cependant blessée. Regardez bien. Partout vous verrez des arbres qui ont été jetés au diable par la force des bulldozers. Ils sont là, pêle-mêle (souche par-dessus souche), à moitié calcinés comme de mauvais morts (ne dit-on pas qu'un mort qui n'a pas été enseveli est, par avance, condamné à chercher sépulture pendant des siècles).

Le modernisme — qui n'en est conscient ? — est passé par là. Il veut tout chambarder. Il prétend sortir le bois de son immobilité millénaire. « *Nous aurons maintenant comme des plaines* », m'a dit un jeune paysan avec cette pointe d'orgueil qui fait bomber le torse le samedi soir, à la sortie du bal, et entre copains quand on a bien trinqué.

Ici, le modernisme a un nom : *le remembrement*. Il a donné lieu à des scènes clochemerlesques car l'on s'est battu pour des lopins de terre (plus fertiles ici, moins productifs là), et pour des hectares sans nom, où la salive du Créateur paraissait encore luisante comme au premier jour.

Les parcelles réunies, les arbres arrachés, tronçonnés, on s'est attaqué aux talus. Ils étaient peut-être envahissants, mais ils avaient pour mission de porter têtards sur leur dos arrondi, d'arrêter les vents, d'abriter la faune. Il est vrai que nous voulons faire une Beauce, une Beauce bretonne, et les agronomes et les technocrates ont été de leur éloquence pour pousser le jeune agriculteur à faire table rase. Déjà il regrette. Déjà il sait qu'il va falloir mettre en place des obstacles pour briser les coulées d'air marin dans la « grande ruée » des terres.

Et le folklore en tout ça ? Pour moi, le seul folklore que je connaisse en Bretagne, c'est celui de l'humus. On y colle toute sa vie, il arrive qu'on le domine, qu'on l'oblige à produire, mais toujours il a le dernier mot. « *On te dit une terre et tu n'es qu'une tombe.* » Ce vers, imité de Vigny, me vient à la mémoire chaque fois que je traverse une de ces agglomérations, serrées autour du cimetière qui fait face à l'église, où le vin coule aujourd'hui plus généreusement que le cidre. C'est un vin dur, qui *tranche* — qui vous permet de trancher. Il est la providence des joueurs de boules et de palets, des petits salaires, des journaliers agricoles (espèce d'hommes qui tend à disparaître), de tous ceux qui doivent compter sou par sou, s'ils veulent vivre et bâtir, aménager le penty, ajouter un toit à une chaumière qui s'en va en loques dans un pittoresque de misère, de désolation.

Cette lande que l'on prétend inhospitalière

J'ai vécu dans cette Bretagne, au milieu du petit peuple. Cette misère a sans doute été mienne. Et pourtant, c'est là, dans ces espaces souvent arides, sur cette lande que l'on prétend inhospitalière, que j'ai bu le lait de la liberté. On criait notre amour du vent, même la pluie était attendue, bénéfique. On dansait, on faisait un festin avec des patates, on avait — par privilège — un printemps précoce, un ciel fleuri. Le paysage entrait en ligne de compte. Comptait beaucoup. Nous étions heureux dans le dénuement, dans l'absence de tout confort, dans les chemins crottés qui déplaisaient tant à la marquise de Sévigné lorsqu'elle se faisait porter aux rochers.

Nous ne savions pas encore que nous portions blason de genêts. Mais nous n'avions aucune sympathie pour ceux qui partaient pour la Beauce, la vraie, *faire la saison*. Un petit chez-soi... Nous y étions bien, mais c'était l'enfance.

Or voici que l'Argoat se veut aussi adulte. Les grandes personnes s'y intéressent, le Plan s'en préoccupe. Déjà les rivières à saumons charrient des poissons morts. Déjà les rivières à truites doivent se rendre utiles. J'en ai peur : cette Arcadie, à moyen terme, est condamnée. Oui, cette péninsule (ce bout de la terre), miraculeusement conservée, se transforme, perd tout prestige sous nos yeux. Le temps est venu de jeter bas les talus d'un certain bonheur de vivre. Pour qui sait voir, Brocéliande est déjà moins une réalité sylvestre qu'une image littéraire.

C. L. Q.

Une victime du remenbrement.

Korantin Keo

Délices de la vallée le long de la Vilaine

par Guy Le Clec'h

LA Vilaine porte bien mal son nom. C'est même, au dire des experts de la S.N.C.F., une des plus belles vallées de France qu'emprunte la voie ferrée entre Rennes et Redon. Seulement voilà, il est souvent difficile de la suivre en auto et ce site est encore mal connu.

Mais les choses ne vont pas tarder à changer. Il n'est pour s'en convaincre que d'écouter M. Isidore Renouard, député d'Ille-et-Vilaine et maire de Langon. Il se définit lui-même comme « un mordu du tourisme intérieur ». En vacances, pourquoi s'entasser sur les plages, à la montagne, dans les villes d'eaux, alors que d'innombrables communes offrent des sites autrement plus reposants ?

Et tout d'abord, une légende à détruire. M. Isidore Renouard l'affirme et il a raison : la Bretagne, celle du Sud, en tout cas, n'est pas un pays pluvieux. Pas une goutte de pluie sur la vallée de la Vilaine depuis des semaines.

Il me fait visiter Langon et ses environs, modèle même de ce que pourrait être à bref délai ce que l'on appelle aussi le « tourisme social », ouvert à un nombre toujours croissant de salariés.

La vallée de la Vilaine renouerait ainsi avec une très ancienne tradition. Fréquentée depuis l'Antiquité, elle voit désormais se multiplier les résidences secondaires. Rien qu'à Langon on en compte deux cent cinquante pour quatre cents résidences principales. Le terrain n'y est pas cher : de trois à quinze francs le mètre carré selon les sites.

— A cet essor, il y eut jusqu'à maintenant trois obstacles, me dit M. Isidore Renouard. D'abord, les difficultés d'adduction d'eau potable. Le sous-sol en contient pourtant une quantité considérable, tout à fait distincte de la Vilaine. Ce qui manque, ce sont les crédits d'exploitation. Est également nécessaire une vaste organisation hôtelière. Enfin, il nous faut aménager un réseau de routes et de sentiers.

La renaissance de Redon

Nous roulons sur un ancien chemin de halage transformé en route bitumée le long de la Vilaine, bordée d'une haie naturelle de petits arbres. Ici tout campeur est un pêcheur comblé puisqu'il trouve de la brème, du gardon, du brochet, de la sandre, de la tanche et des carpes d'un poids allant parfois jusqu'à vingt-cinq livres.

Des rochers en aplomb nous contraignent parfois à de légers détours à travers champs, crochets que permet le remembrement des terres.

— Ce remembrement, si décrié parfois, a eu deux effets, me dit M. Isidore Renouard. Auparavant, à Langon, il existait trente mille parcelles de terre pour deux mille six cents hectares. Autant dire que les paysans connaissaient une situation misérable. Aujourd'hui, leur sort s'est amélioré. Et puis, grâce à des percées à travers des buttes et des landes récupérées par la commune, nous avons découvert des points de vue nouveaux.

Le paysage le long de la Vilaine est varié, les lignes en sont douces. A la multiplicité des sols correspond une succession de pins maritimes, de sapins, de chênes, de châtaigniers, de frênes, de peupliers, d'ajoncs, de bruyères et de genêts. Un spécialiste a trouvé sur place jusqu'à trente variétés de champignons comestibles. Dans ce pays de forêts et de marais, on trouve du sanglier, du chevreuil, beaucoup de canards sauvages et des hérons.

Cette vallée de la Vilaine, de nombreux comités locaux s'occupent désormais de la mettre en valeur. Ils sont souvent dirigés par des commerçants actifs et avisés. Des communes se groupent entre elles pour défendre leurs intérêts touristiques. On crée des plages au bord de l'eau, on protège les sites boisés, on aménage les espaces en respectant le paysage mais sans faire obstacle à l'initiative privée. Camping, terrains de jeux, parcours d'équitation sont à l'étude.

De loin en loin, la Vilaine est encaissée entre des parois rocheuses. Dans quelque lande reculée, sous la broussaille, se cache peut-être encore quelque mégalithe non répertorié. Nous arrivons à Port-de-Roche. Un pont frappé des initiales E et N enjambe la Vilaine.

— Eugénie et Napoléon, me dit M. Isidore Renouard. C'est le premier pont construit en acier Bessemer. Il y a ici un merveilleux plan d'eau où se déroulent parfois des championnats de hors-bord ou d'aviron.

Fleuve côtier le plus long de France, la Vilaine n'est pas toujours commode. Il a fallu en aménager le cours.

— D'octobre à mai, des inondations catastrophiques détruisaient foins et pâtures, me dit M. Isidore Renouard. Nous avons dû assurer un écoulement régulier des eaux en faisant disparaître un goulet d'étranglement. Et maintenant, le barrage d'Arzal, à l'embouchure de la Vilaine, interdit à la marée de remonter la vallée. Cet ouvrage facilite la navigation fluviale. Des péniches de cent vingt tonnes transportant les sables de la Loire passent par Redon, qui a retrouvé son ancien titre de port fluvial.

Entre Rennes et Langon, en effet, un décret de 1539 rendu par François I^er^ instituait onze écluses à doubles vantaux, les premières qui furent créées en France. Vers 1850, goélettes et trois-mâts remontaient encore jusqu'à Redon, redevenu de nos jours port de plaisance.

A quelques kilomètres de Rennes, entre Pont-Réan et Langon, la vallée de la Vilaine et celle du Semnon sont jalonnées de communes qui valent toutes d'être connues. A trois cent cinquante kilomètres de Paris, la Bretagne vous ouvre déjà ses portes.

G. L. C.

COMMUNIQUE

LE TOURISME EN

Le MORBIHAN, département côtier de la Bretagne sud, tire son nom de l'appellation bretonne du golfe du MORBIHAN (MORBIHAN signifie en effet : petite mer intérieure).

Le Golfe du MORBIHAN est l'un des attraits touristiques du département. Vaste plan d'eau animé par le flux et le reflux des marées, parsemé d'îles, grandes et petites, jouissant d'un climat agréable, il se prête merveilleusement à la navigation de plaisance. Des services réguliers de vedettes permettent sa visite, de VANNES à L'ILE-aux-MOINES, à PORT-NAVALO, LOCMARIAQUER, LA TRINITE-sur-MER, CARNAC, QUIBERON, ERDEVEN, PORT-LOUIS, LARMOR-PLAGE, GUIDEL et les plages de LORIENT. La « Côte Sauvage » à l'Ouest de QUIBERON avec ses rochers et ses vagues grandioses, donne idée de la puissance de l'océan.

Au large, les îles de GROIX, BELLE-ILE, HOUAT et HOEDIC permettent des promenades en mer et des visites agréables. Partout des ports, petits ou grands, s'offrent pour la navigation de plaisance ou la pêche.

Mais la mer n'est pas le seul attrait touristique du MORBIHAN. L'intérieur, avec ses rivières poissonneuses, ses bois, offrent des promenades qu'agrémentent les mégalithes, les chapelles anciennes, les châteaux ou manoirs, les plans d'eau. PLOERMEL et son étang au Duc, GUERLEDAN et son lac sont sillonnés d'embarcations. L'ELLEE et le SCORFF sont des parcours de kayaks réputés. Le Château et la Basilique de N.-D.-du-Roncier à JOSSELIN, les chapelles de SAINT-NICODEME, KERNASCLEDEN, LE FAOUET, MALESTROIT et sa splendide vallée de l'OUST, le canal de Nantes à Brest sont autant de buts de promenades.

L'étrange Morbihan

Avec ses étendues plates, sablonneuses, presque vides, ses grandes lignes de pins qui s'espacent sous son ciel vaste, entre des étangs, des estuaires et des landes ou des rangées de mégalithes présentent « leur énigme » ; « l'étrange MORBIHAN » comme l'écrivait André Chevrillon mérite bien son nom.

Pour être situé au sud de la Bretagne, il n'est pas de ces terroirs méridionaux exubérants qui se livrent au premier venu, étalant d'un coup ses richesses. Plus réservé, il ne laisse qu'entrevoir son caractère et son âme, il l'a livre à ceux-là seuls qui prennent le temps de pénétrer dans son intimité et de percer sa psychologie aux leçons de son histoire.

UN PEU D'HISTOIRE :

« Histoire Mystérieuse » pourrait-on écrire, vestige d'une très ancienne civilisation dont le secret fait pâlir les plus experts. Les îles au sable d'or, les vieilles pierres moussues des temples élevés au culte du serpent, les cimetières de guerriers inconnus font rêver les folkloristes et même les archéologues qui discutent volontiers de la puissance de Saint-Cornély et du patriotisme du peuple vénète.

De toutes les tribus de l'ancienne Gaule, ce dernier était le plus avancé dans la voie d'un progrès différent du nôtre mais de niveau moins élevé : les hiéroglyphes de Gavr'Inis valent bien la peinture abstraite. Conscient de sa culture et de sa prospérité, il surestima la valeur militaire de son Armada inférieure à sa flotte marchande, fière d'avoir porté le pavillon celte sur toute les rives de la Méditerranée. Peut-être fût-ce le vrai motif qui poussa César, non seulement à vaincre, mais à détruire ce peuple qu'il redoutait.

La fin cruelle de la « Vénétie Armoricaine » est une des pages les plus connues de l'antiquité ; les enfants l'apprennent sur les genoux de leur mère, avec la légende de Viviane et de Merlin, les mythologiques héros de Brocéliande dont les ombres rôdent encore la nuit par les solitudes forestières du Val sans retour.

Nulle part ailleurs, l'histoire n'a laissé une empreinte plus riche en œuvres d'art, chapelles, châteaux, manoirs, églises, clochers, grottes et calvaires, fontaines qui constituent avec les mégalithes le décor permanent d'un terroir profondément marqué par le passé.

LE TOURISME

La structure géographique du MORBIHAN, la variété de ses paysages, l'empreinte de son histoire confèrent à ce département une vocation touristique très affirmée.

Sa façade, découpée sur l'Océan, délimite des plans d'eau particulièrement propices à la navigation de plaisance, au développement des stations balnéaires, tandis qu'à l'intérieur, un paysage de forêts, de landes, coupé de rivières, agrémenté de lacs et d'étangs, parsemé de monuments, en fait une région dont les sites remarquables constituent un atout majeur pour le développement du tourisme.

Déjà exploité, cet atout sera plus largement utilisé lorsque le programme d'aménagements et d'équipements nouveaux, arrêté par le Conseil général, sera définitivement réalisé.

— 173 hôtels homologués comportant plus de 3.689 chambres.

— 175 terrains de camping qui offrent près de 45.250 places.

— Un village de vacances et des gîtes familiaux de 1.500 lits.

— 4 auberges de jeunesse et environ 50 gîtes ruraux.

— Plus de 16.700 résidences secondaires et 17.000 meublés.

Telles sont les capacités d'hébergement actuelles du MORBIHAN qui poursuit son effort pour améliorer la qualité de l'hôtellerie et développer les possibilités d'accueil du tourisme familial.

En outre, de nombreux équipements de loisirs sont offerts aux estivants.

Les sports équestres se développent, 5 clubs hippiques existent déjà, permettant à leurs adeptes d'allier les joies de l'équitation à celles du charme subtil que leur offrent les paysages variés de la campagne morbihannaise.

Mais pour permettre au MORBIHAN d'atteindre un développement à la mesure de ses possibilités naturelles, le Conseil général a défini, dans l'optique d'une politique touristique globale, en vue d'un développement harmonieux et équilibré du littoral et des zones de l'intérieur, un certain nombre d'opérations prioritaires dont il a confié la réalisation à une Société d'Economie Mixte, la SATMOR.

Il s'agit en particulier :

1° De créer des stations balnéaires importantes dans la presqu'île de RHUYS, KERJOUANNO (10.000 lits), et à GUIDEL-PLAGES, à l'embouchure de la Laïta (6.000 lits).

2° De mettre en valeur certains sites de l'intérieur :

— Etang au Duc de PLOERMEL ;

— Lac de GUERLEDAN ;

— Zone du Barrage d'ARZAL ;

— Canal de NANTES à BREST et le BLAVET ;

— Estuaire de la VILAINE ;

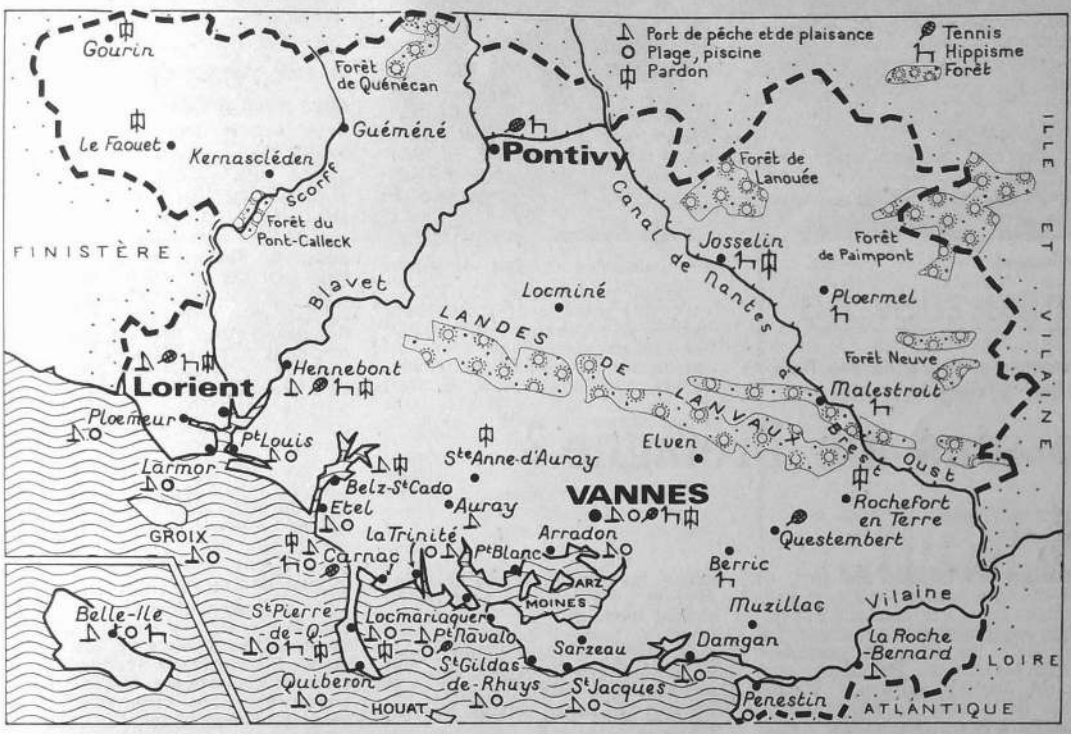
— Forêts domaniales de CAMORS, FLORANGES et LANVAUX.

3° De compléter l'équipement touristique de la baie de QUIBERON et d'aménager notamment un parcours de golf dans la région d'ERDEVEN.

4° Enfin de doter le littoral d'un équipement nautique adapté au rapide développement de la navigation de plaisance.

COMMUNIQUE

MORBIHAN



Les excursions

En partant des limites du Finistère pour aboutir à celles de la Loire-Atlantique, on peut répertorier entre autres.

GUIDEL-PLAGES : nouvelle station en cours de réalisation. On y trouve déjà un village de vacances de 500 lits ; **L'ILE DE GROIX** : ancien havre des thoniers à voile ; **LA PRESQU'ILE DE QUIBERON** où plages et ports alternent face à une mer toujours calme ; **PORT-HALIGUEN**, port de plaisance moderne et parfaitement équipé ; **BELLE-ILE** avec ses plages, ses calanques ; **HOUAT** et **HOEDIC**, havres de paix pour tous les surmenés car la circulation automobile y est interdite. Au fond de la Baie de **QUIBERON** le complexe touristique de **CARNAC — LA TRINITE-SUR-MER** et **LOCMARIAQUER**, avec ses modernes installations portuaires (base nautique de 700 dériveurs à **CARNAC**, port en eau profonde de 600 places et bientôt 1.200 places à **LA TRINITE) ; Le Golfe du Morbihan**, véritable mer intérieure, aux îles nombreuses ; **La Presqu'île de RHUYS**, que le département va équiper de façon moderne pour mieux accueillir tous les touristes qui s'y pressent déjà : un port de 1.500 places va être creusé dans l'Anse du CROUESTY.

L'ARRIERE-PAYS : **Le Lac de GUERLEDAN** (le plus grand plan d'eau de la Bretagne intérieure : 10 km de long) qui s'aménage sous l'impulsion des deux départements riverains : Morbihan et Côtes-du-Nord. A proximité de **PONTIVY** et l'ancienne **NAPOLEONVILLE** avec le château des ducs de Rohan et qui sera le cœur de l'opération de remise en état du réseau des canaux bretons. Enfin, on ignore souvent qu'il est possible d'aller de Brest à Nantes, de Saint-Malo à Nantes par les voies d'eau intérieures.

Le Morbihan fait d'ores et déjà un gros effort de remise en état sur son territoire. Au cœur du département on peut citer : la zone des Landes de **LANVAUX**, la région du **PORHOET** et du Pays de la Table Ronde avec JOSSELIN, célèbre par son château. **PLOERMEL** et son magnifique plan d'eau de 250 ha qui va être aménagé prochainement. Ce pays est également celui de la forêt de Brocéliande tout imprégnée de légendes.

Cet inventaire n'est pas exhaustif et maintes richesses touristiques ont sans doute été oubliées ; il faut résider longtemps ou venir souvent dans le Morbihan pour les découvrir toutes.

Le yachting

Le rapide essor de la navigation de plaisance a accru considérablement l'activité des quelque 20 Sociétés nautiques disposant d'une école de voile. La Flotte de Plaisance augmente à un rythme sans cesse plus rapide : le nombre de bateaux francisés atteint maintenant près de 13.000 unités.

Les clubs-houses (offrant une capacité d'accueil totale de 1.450 yachts) modernes et très actifs de LA TRINITE-SUR-MER et CARNAC complètent heureusement les installations portuaires récentes de ces deux stations qui avec celle toute proche de PORT-HALIGUEN peuvent accueillir près de 1.500 navires.

D'autres projets d'aménagements de ports de plaisance ou de bases nautiques sont à l'étude ou en cours de réalisation, notamment : à ARRADON, au CROISTY, à SAUZON, à L'ILE-AUX-MOINES, à PENERFF-EN-DAMGAN, à HOEDIC, ainsi qu'à LORIENT.

La création d'un lac artificiel sur le SCORFF et l'aménagement touristique de la Vallée du LOCH sont à l'étude.

SITUATION : La géographie des lieux divise nos côtes du Morbihan en deux parties bien tranchées par l'éperon de Quiberon.

A l'Ouest, la région lorientaise avec Groix.

A l'Est, la Baie de Quiberon avec Belle-Ile, Houat, Hoédic, limitée en extérieur Est par la Baie de la Vilaine et un peu en sa partie Est par le Cap Saint-Jacques.

Le tout complété en son âme par le merveilleux Golfe du « Moor Bihan ».

DIVISION ET REPARTITION : Huit sociétés se partagent l'organisation du Yachting sur cette côte, six de création récente ou ancienne ; elles déploient toutes une très grosse activité qui groupe 80 % de l'activité yachting du département et 20 % de la Ligue Bretagne Sud (de Brest aux Sables-d'Olonne).

Nous trouvons :

Cercle du Yachting à voile à Port-Haliguen en Quiberon.
Société des Régates de Saint-Pierre-Quiberon.
Yacht-Club de Carnac.
Société Nautique de La Trinité.
Société des Régates de Vannes.
Société Nautique de L'Ile aux Moines.
Yacht-Club de Belle-Ile-en-Mer.
Club Nautique de Damgam.
L'ensemble représentant environ 2.000 membres.

ACTIVITE : Presque essentiellement yachting à voile.
Il existe un noyau de moto-nautisme dans le Golfe, à La Trinité ; un club de ski nautique à Quiberon.
La voile se répartit en deux groupes :

Le yachting léger, de loin le plus important, 1.300 à 1.500 unités, actif et très sportif, passionnément régatier.

Enfin, le régatier est assuré de trouver, chaque jour, en juillet ou août, dans l'une ou l'autre des Sociétés nautiques, une régate organisée et surveillée.

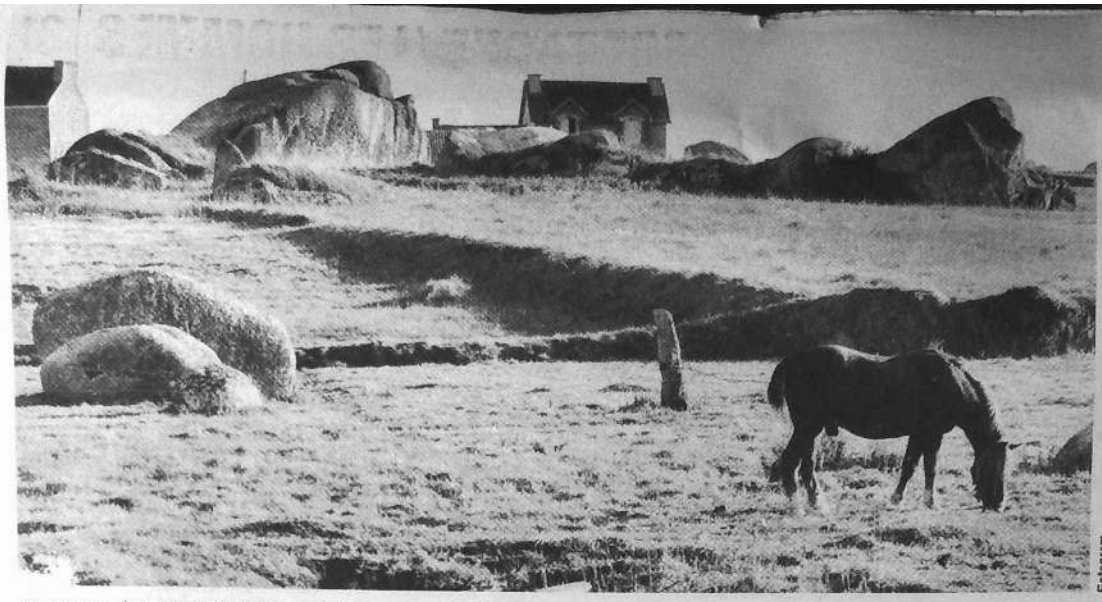
Le Yachting lourd, ou de croisière, a son fief dans l'incomparable mouillage de La Trinité, à Port-Navalo et dans le Golfe. Il représente 5 à 600 unités de tous tonnages.

La baie de Quiberon, par la proximité et la sûreté des abris est le paradis de la petite croisière et quelques distances évoqueront mieux l'intérêt que la plaisance peut trouver dans ce quadrilatère abrité de la houle et du large par la presqu'île de Quiberon et le chapelet des îles :

De La Trinité au Palais (Belle-Ile)	17 miles
De La Trinité à Houat	12 miles
De La Trinité à Hoédic	16 miles
De La Trinité à Port-Haliguen	7 miles
De La Trinité à Port-Navalo	7 miles
De La Trinité à L'Ile aux Moines	11 miles

Des régates sont organisées par les sociétés dans le cadre de ce très vaste plan d'eau.

Le château de Pontivy



Fotogram

Une terre étrange à l'étranger, si douce au naturel

J'ai vu Tiflis et Leningrad, j'ai vu Alexandrie et la Vallée des Rois

Comment vivre sans ma Bretagne ?

par Louis Guilloux

TOUT compte fait, je n'ai jamais quitté ma Bretagne bien qu'ayant passé de longues années de ma vie à Paris et un peu voyagé. A dix-huit ans, j'ai cru lui dire un dernier adieu, pour venir à Paris, justement. C'était bien léger de ma part. Mais il ne s'est pas écoulé grand temps avant que je ne revienne en Bretagne, pour en repartir bientôt, du reste — et il en est encore de même aujourd'hui.

Comment vivre sans ma Bretagne ? J'ai vu quelques pays, l'Angleterre, pour commencer, j'avais à peine quinze ans, l'Italie, j'ai vu Leningrad et Moscou, Tiflis, j'ai vu Alexandrie et la Vallée des Rois. J'ai toujours pris un grand plaisir à voyager, mais je savais que je reviendrais en Bretagne. M'eût-il fallu rester dans un de ces pays que je viens de nommer, j'y serais mort de langueur.

Le seul pays au monde dont j'ai toujours pensé que j'aurais pu y demeurer toujours, c'est l'Irlande : je n'y suis jamais allé.

C'est un grand bonheur et un privilège, peut-être une grâce, quand on sait qu'à tout moment on peut rentrer chez soi. C'est pourquoi j'ai toujours tant plaint les exilés, réfugiés, émigrés de toute sorte, dont nous avons vu un si grand nombre en France dans les années d'avant la dernière tuerie universelle. Et que nous voyons encore après l'Algérie et la Grèce, pour ne citer que ces deux pays-là. Un privilège dont, pour ma part, je ne me suis jamais senti tant honteux qu'il y a une dizaine d'années, dans un grand reportage que j'ai fait dans les camps de personnes déplacées, depuis Hambourg, Bielefeld, Munich, Salzbourg, Vienne, puis de Vienne à Trieste et de Trieste à Rome, Naples, de Naples à Athènes et Salonique.

Hors du tohu-bohu de l'histoire

Dans les anciennes casernes allemandes ou les anciens camps de prisonniers, à Hambourg, j'ai trouvé de pauvres paysans polonais qui vivaient là depuis des années et des années sans que personne fût jamais venu les chercher, et qui mourraient bien misérables sans jamais avoir revu le clocher de leur village. A Salonique, j'ai trouvé dans ce qui restait des baraques Adriant, vestiges des installations de l'armée française, en 1917, des réfugiés russes blancs de l'armée Koltchak. Ils étaient là depuis leur défaite qui doit dater des années 1920 ou 1921. Moi, je savais qu'une fois rentré à Paris je n'en aurais guère que pour quatre ou cinq heures de chemin de fer avant de revoir mon clocher.

Il est bien facile de dire qu'il faut avoir un lieu à soi, une terre où l'on puisse toujours rentrer pour se reconnaître et qui vous reconnaisse, hors du tohu-bohu de l'histoire et de l'encombrement de la société moderne. Une terre de silence, de souvenir et de recueillement. Même si c'est un privilège, il faut l'accepter, pourvu que ce soit avec reconnaissance, et si l'on n'a rien fait pour l'obtenir. Ni rien voulu.

Chez moi, au sens plein du mot, c'est en Bretagne. Quand je suis dans le train pour y retourner, je guette toujours l'instant où je vais revoir la mer, un peu avant Saint-Brieuc quand on vient de passer Yffiniac et que l'on découvre la Baie. C'est au bord de cette mer-là que je suis né, sous les vents d'ouest, par un assez mauvais temps, je pense, puisque c'était à la mi-janvier. Mais à une belle époque, la Belle Epoque en personne.

Ma ville de Saint-Brieuc n'était encore qu'une grosse bourgade de vingt et quelques mille âmes. Elle a bien changé depuis et s'est passablement enflée, sans embellir. Mais c'est une ville, et le pays qui l'entoure est si beau !

Je l'aime, et voilà tout. J'en connais toutes les routes et les sentiers, les distances et les saisons. Les plus belles sont celles du printemps et de l'automne. Et puisque j'en étais à parler de mes voyages, je puis bien me souvenir aussi de celui que je fis il y a quelques années en compagnie de Jean-Marie Drot et de son équipe à travers toute la Bretagne qu'il s'agissait de montrer aux usagers de l'O.R.T.F. C'était moi le montreur, indigne et confus, mais ravi, fort à l'aise au milieu d'une compagnie jeune et joyeuse, bien en train, courant pendant une dizaine de jours, au début d'un merveilleux printemps, des routes fleuries sous un ciel léger, qui nous conduisirent de Saint-Brieuc jusqu'à Morlaix, et de là à Quimper, saluant au passage tous les calvaires.

Un jour, t'en souvient-il, nous nous promenions

A Quimper, nous nous sommes arrêtés toute une journée pour retrouver Max Jacob. Nous sommes allés ensuite à Carnac, l'un des grands lieux sacrés du monde, à la pointe du Raz, où le vent soufflait bien fort. Où ne sommes-nous pas allés ? A Lannion, qui a toujours eu tout mon cœur, et d'où venait ma grand-mère maternelle. Sommes-nous allés à Roscoff ? Si ce n'est au cours de ce voyage-là, ce sera une autre fois, et dans les papiers de la mairie j'ai retrouvé la trace d'un de mes anciens, ouvrier maçon de son état.

A Roscoff, il y a bien une rue Corbière, mais c'est, je crois, du nom du père, pas de celui de Tristan aux **Amours jaunes**, si fort aimé depuis ma quinzième année grâce à l'**Anthologie** Lemerre, que je possède encore.

Si le voyage en Bretagne avec Jean-Marie Drot a été pour moi heureux, j'en ai pourtant gardé un regret. C'est qu'après avoir vu Concarneau, Douarnenez, et nous être arrêtés dans une ferme au Huelgoat, je voulais le terminer à Tréguier. Il me semblait que pour le conclure, il fallait aller saluer Monsieur Renan, d'une part, et Monsieur Saint-Yves, de l'autre. Mais il apparut que nous n'en avions plus le temps.

Et maintenant, comment conclure ce bavardage ? En te demandant, Louis Martin-Chauffier, si tu te souviens encore d'un après-midi déjà très lointain où nous nous promenions ensemble par un temps assez maussade sur le quai Loti, à Paimpol. Le quai était parfaitement désert, et le port assez vide. Nous nous promenions en compagnie d'un jeune ami fort sympathique mais un peu sociologue, quand nous fûmes attirés par un air d'accordéon venant d'un petit café où nous entrâmes et là... te souviens-tu ? Là se trouvait tout l'équipage d'un chalutier qui rentrait de quinze jours de mer. Une dizaine de marins buvant le coup de rouge et dansant. Les femmes, assises, certaines un enfant sur les genoux, attendaient. Te souviens-tu comment, à peine avions-nous franchi la porte, ils vinrent vers nous les bras ouverts nous invitant à danser avec eux ?

L. G.

Communiqué

INFORMATIONS

AU ROND-POINT DES CHAMPS-ELYSEES, C'EST ENCORE LA BRETAGNE

ELYSEES-BRETAGNE où la Crêperie vous propose jusqu'à 2 heures du matin, outre ses trente-trois sortes de crêpes et galettes, toutes les spécialités de la gastronomie bretonne.

Ses Boutiques vous apporteront aussi le meilleur de la production bretonne : une collection de vêtements de mer et yachting, une sélection de produits du terroir breton à l'Alimentation, et à la Librairie : la littérature et le folklore de Bretagne.

ELYSEES-BRETAGNE met également à votre disposition les services de son Agence de Voyages et de sa Parfumerie.

VANNES ET SON TRES LOINTAIN PASSE

Avant-Poste d'une région probablement la plus riche du monde en monuments mégalithiques, la ville de VANNES a pour toile de fond l'admirable golfe du Morbihan.

On saisit alors immédiatement pourquoi ce lieu de rencontre privilégié où la terre et la mer se mêlent si étroitement devait devenir un foyer de civilisation dès le début de l'humanité.

Ville très ancienne, VANNES a su vieillir avec un charme attachant : ses admirables remparts sont aujourd'hui largement dégagés et ceinturent un lacis très curieux de vieilles rues demeurées à peu près intactes depuis le XIV[e] siècle. La petite place Henri-IV, notamment, doit constituer le plus bel ensemble de l'architecture civile française de cette lointaine époque.

Pendant la saison estivale, l'illumination de la vieille ville et de ses remparts dominant les fossés comblés par des jardins et les vieux lavoirs, forme un spectacle exceptionnel, très évocateur de cette longue période du Moyen Age au cours de laquelle VANNES fut, à la fois un évêché important, une résidence favorite des ducs de Bretagne et surtout une place forte chèrement disputée au cours de l'interminable guerre de succession de Bretagne.

Aujourd'hui, pour embarquer vers nos îles, les vieux « sinagots » noirs aux voiles rouges sont remplacés par de modernes vedettes, et le Tourisme ainsi que la navigation de plaisance sont en plein essor.

L'importance capitale du Morbihan dans la spécialité succulente de l'ostréiculture ne doit pas être oubliée puisque ses 23 millions de tuiles chaulées captent chaque année le précieux « naissin », futures huîtres plates qui seront élevées sur tous les parcs de Bretagne et de France.

D'un sang breton et nantais à la fois

par Guy Le Clec'h

JE suis un métis breton. Espèce peu commune sans doute mais qui, à ma connaissance, n'a fait l'objet d'aucune étude. Mon père est originaire de Douarnenez, ma mère, des bords de Loire. Je suis né à Paris, autant dire nulle part, ce qui aggrave mon cas. Métis et apatride, ma situation n'est vraiment pas brillante.

Naître breton, c'est facile. Vouloir le devenir, c'est toute une histoire. Au fil des ans, j'ai de plus en plus éprouvé le besoin de retrouver des racines, de me rattacher à un pays avec lequel je me découvrais des affinités secrètes et profondes. Il m'a donc fallu reconquérir la Bretagne pour mon propre compte.

Un jour, un brave homme de professeur se plaignit de ne pas trouver dans mes romans les caractéristiques de ce qu'il croyait être ma province d'origine. Il avait raison. Le folklore, le style biniosant ne sont pas mon fort. Il avait tort car la Bretagne, c'est d'abord un état d'âme, une réalité intérieure et comme viscérale. Une manière d'être, de sentir, de penser très particulière et dont la singularité m'est apparue lentement. Un métis breton est peut-être mieux qu'un autre capable d'isoler les éléments typiques qui font de lui un Français à part.

Toujours en alerte, il finit par distinguer à coup sûr ce qui relève autour de lui d'une sensibilité authentiquement celte. Joyce, Synge, Yeats, Dylan Thomas, dès les premiers mots, il se rend compte qu'il est de leur famille par sa sensibilité.

Au métis breton, la Bretagne adresse très tôt des signes proches et lointains qu'il peut seul interpréter. Tout jeune encore, sur la carte de France m'attira cette espèce de gueule ouverte qui avalait l'océan à n'en plus finir. Les noms de villages n'y ressemblaient à rien de commun, avec leur mélange de douceur et d'âpreté.

Aujourd'hui, je perçois d'instinct la limite au-delà de laquelle commence la Bretagne. Les arbres ont une manière d'être, le ciel une transparence telles que je me sens « entouré » comme nulle part ailleurs.

Le métis breton peut être la proie de brusques sautes d'humeur. Il est soumis à d'étranges effluves. Il paraît fantasque, fantaisiste. Je me reconnais en ces rugbymen irlandais capables du meilleur comme du pire. Avec eux, pénètre sur le terrain un seizième joueur invisible qui inspirera à l'équipe de hauts faits d'armes ou tout au contraire mettra une pagaille indescriptible.

C'est que le Breton et le métis aussi bien prisent avant tout l'intuition. Elle leur permet de déceler les filons de l'imaginaire qui sillonnent la réalité où ils sont enfouis. Ils se fient aux forces obscures qui guident leur création. Je viens de terminer un roman qui a pour thème la violence dans le monde actuel. Trois scènes à demi oniriques se sont imposées à moi de manière imprévue. Mais elles occupent dans l'ensemble une place qui m'est apparue ensuite nécessaire.

Un jour, Louis Guilloux m'a donné du roman la meilleure définition que je connaisse : « C'est l'aventure », m'a-t-il dit. Pas les aventures, non. Le romancier est un coureur de mer moderne ; s'il est Breton, il s'empare et ramène avec lui de riches cargaisons arrachées à la fois au monde et à l'imaginaire.

Rapho

Du vieux pays émane on ne sait quel charme

Avec cela, un humour qui empêche le Breton et le métis de se laisser prendre aux apparences. De la Bretagne, vieux pays raboté par le temps, émane une lenteur à quoi ne résistent pas les modes passagères. Ernest Renan écrivait que la Bretagne est le pays où l'on est encore capable de se laisser mourir d'amour lentement.

A vrai dire, les routes que je parcours en ce moment n'y sont pas jonchées de cadavres atteints de ce mal fatal. Il me plaît de croire que, dans le silence grave de la Bretagne, certains en sont malgré tout encore frappés aujourd'hui.

Le soir tombe. Les phares s'allument sur la côte. Leur éclat varie de l'un à l'autre. Ils sont le cœur multiple de la Bretagne. Au métis que je suis, ils font signe que le cap que je suis est juste mais que mon itinéraire est loin de prendre fin.

G.L.C.

ÉLYSÉES - BRETAGNE
Sa CRÊPERIE
33 sortes de crêpes jusqu'à 2 h. du matin
Ses BOUTIQUES bretonnes
Son AGENCE de voyage
4, av. F.-D.-Roosevelt, Paris-8e - ELY. 20-63
Rond-point des Champs-Elysées

La Ville de Vannes
est heureuse de vous souhaiter la bienvenue
ELLE VOUS INVITE A VISITER :
– Ses remparts médiévaux
– Ses vieilles maisons du XVe siècle
– Son musée de préhistoire
– Le trésor de sa cathédrale
– Son exposition d'art au musée de Limur
– La presqu'île et le camping de Conleau, les sites merveilleux du golfe du Morbihan
...et vous rappelle
que le Syndicat d'Initiative, 31, rue Thiers
TELEPHONE : 66-24-34
...se tient à votre disposition

ÉCHOS ET INFORMATIONS

LA VIE AU GRAND AIR

La Presqu'île Guérandaise et la Côte d'Amour offrent cette année à leurs adeptes une forme nouvelle et originale d'hébergement : Le Camping Rural.

Devant la saturation des terrains disponibles et la prolifération du camping sauvage, quinze agriculteurs de la Presqu'île Guérandaise ont décidé d'aménager de mini terrains de camping sur leurs exploitations.

Situé à proximité du parc régional de Brière et de la mer (entre 3 et 15 kms des plages de LA BAULE, LA TURBALLE, PIRIAC ou PENESTIN), le camping rural allie les avantages de la campagne (repos, tranquilité...) aux plaisirs de la mer.

A la disposition des campeurs :

— des produits fermiers (lait, cidre, fruits, poulets);

— petits déjeuners et plats cuisinés dans certaines fermes;

— une réduction de 10 à 20 % sur les cartes d'abonnement des centres équestres de SAINT-NAZAIRE et de SAINT-MOLF. (Centres lancés par des agriculteurs qui outre les reprises en manège organisent des randonnées équestres en Presqu'île Guérandaise).

Pour tous renseignements s'adresser :

à la Maison du Tourisme
Place de la Victoire, 44-LA BAULE
ou au Syndicat d'Initiative
de SAINT-NAZAIRE

ou encore au Comité de Coordination pour l'Aménagement du Pays de REDON, 14, rue Duguesclin, 35-REDON, qui transmettra.

UN NOUVEAU MANUEL POUR LES PLAISANCIERS :

Le guide nautique
« Loire-Atlantique-Vendée »

La première partie rappelle les généralités sur la navigation aux approches et près des côtes, les conditions météorologiques de la région, le régime des courants et marées, donne la liste des principaux amers, phares et balises et autres renseignements pratiques. La seconde traite en détail de chacun des ports et abris, précise les conditions de séjour, les services offerts, les ressources et les adresses utiles, avec de nombreux plans et croquis. L'ouvrage comporte également une liste des clubs et écoles de voile des deux départements (délégation régionale au tourisme. Préfecture de Loire-Atlantique, 44-Nantes).

Composition du FIGARO
14, rond-point des Champs-Elysées, Paris-8e.
« PRINTED IN FRANCE »
MARCEL DODEMAN Imprimeur.
Tirage : Imprimerie HENON
Brochage : Ets BREF

BRETAGNE PAYS NEUF

Promotion consulaire et promotion économique

Lorsque, dans quelque 15 ou 20 ans, l'on remettra à jour l'histoire économique de la Bretagne, il est fort probable que l'on sera conduit à écrire qu'un nouveau destin est venu frapper à sa porte au cours des années 60...

En 1960, le choix était simple : dépérir ou renaître, laisser se poursuivre un processus d'émigration qui avait conduit la Bretagne, entre 1911 et 1954, de 2.600.000 habitants à 2.330.000, ou stopper le mouvement en créant du nouveau; attendre que le salut vienne du ciel ou de l'Etat — ou engager sur place l'effort de redressement.

C'est donc, il y a maintenant un peu plus de 10 ans, qu'un certain nombre de responsables bretons, venant d'horizons divers (élus politiques, élus locaux, Universités, Chambres Economiques, syndicats...) surent créer une dynamique régionale fondée non seulement sur leur espoir ou leur volonté, mais aussi sur une approche raisonnée du problème breton, car rien ne pouvait se faire en dehors d'une étude approfondie des données économiques régionales.

Cette approche a pu se faire au sein de la Commission régionale d'expansion économique du C.E.L.I.B. pendant plusieurs années, en même temps qu'ici et là, municipalités, Chambres de Commerce, Conseils généraux posaient les uns et les autres et de la même manière le problème de l'équipement et de l'industrialisation de la Bretagne.

C'est en 1962 que se confirma à la fois l'inquiétude et la volonté de redressement de la région : le recensement apportait en effet des résultats alarmants. Si, pour la première fois depuis 1911, la population totale apparaissait en légère hausse (58.000 habitants), en revanche, la population active accusait une perte de plus de 80.000 emplois. L'analyse du bilan migratoire, connue plus tard, conduisit encore à davantage de pessimisme : l'exode des jeunes était considérable.

Période incertaine que celle qui va de 1962 à 1965 : chacun dans sa circonscription s'attache à mesurer l'évolution de l'emploi et l'on réclame une vigoureuse politique d'industrialisation. Les Pouvoirs Publics l'entendent bien d'ailleurs, qui favorisent alors les grandes opérations de décentralisation. C'est plus qu'un ballon d'oxygène pour la Bretagne, car on peut commencer de compter les emplois industriels créés par centaines et même par milliers : il s'agissait déjà de Citroën à Rennes, il s'agit maintenant de la C.S.F. à Brest, du Joint Français à Saint-Brieuc, de Michelin à Vannes, du C.N.E.T. à Lannion, de la S.B.F.M. (Filiale Renault de fonderie) à Lorient. Mais le grand débat demeure de savoir si ces créations nouvelles compenseront les disparitions...

1965 : Organisation de la C.O.D.E.R., préparation, lancement du V[e] Plan. M. Ducassou, Président de la Chambre de Commerce du Morbihan, élu Vice-Président de cette nouvelle assemblée régionale, y présente un rapport sur les problèmes de démographie et d'emploi. Face aux perspectives malthusiennes qui émanent de l'Administration nationale du Plan, il propose que la région s'assigne des objectifs ambitieux de redressement, fondés sur des perspectives de résorption beaucoup plus serrées de l'émigration. En contrepartie, il est évidemment nécessaire de relever considérablement les perspectives et objectifs d'industrialisation.

La C.O.D.E.R. l'approuve et adopte le rapport qu'elle inclut à son avis, mais le Plan retient son propre point de vue et l'objectif officiel retenu pour 1970 apparaît comme inférieur à l'état de choses de 1962 ou 1965 : 968.000 emplois...

La Bretagne ne l'a jamais au fond accepté et il faut croire qu'elle avait parfaitement raison, car lorsque furent connus plus tard les résultats du recensement de 1968, on s'aperçut que les objectifs du Plan étaient largement dépassés.

Aujourd'hui, c'est le VI[e] Plan que l'on prépare et cette fois tout le monde s'est mis d'accord sur des objectifs de population totale, d'emploi, d'industrialisation élevée. Et, en 1985, c'est une transformation complète des structures économiques de la Bretagne qui devra être réalisée : il n'y aura plus que 110.000 emplois dans l'agriculture, mais il en faudra plus de 400.000 dans le secondaire et près de 570.000 dans le tertiaire.

Atlas photo

Une politique consulaire de promotion

Dans cette longue marche, certaines expériences prennent valeur exemplaire.

C'est ainsi que l'on a vu s'élaborer, puis s'appliquer et porter ses fruits ce que l'on peut appeler une « *Politique consulaire de promotion* » : un mouvement qui a fait tache d'huile puisque, parti de la Chambre de Commerce et d'Industrie du Morbihan, dans les « années 60 » qu'on évoquait plus haut, il a conduit à faire admettre par la région d'abord puis récemment, aux Assises nationales de Strasbourg, par l'Assemblée permanente des Chambres de Commerce et d'Industrie, les grands axes d'une politique consulaire.

Une équipe de jeunes patrons, réunis autour du Président Ducassou, décidait en effet, au départ, de poser le problème du développement global du département du Morbihan. Il s'agissait pour la Chambre de Commerce de concevoir et de mettre en œuvre un plan logique de promotion économique.

Le préalable, ici encore, était la connaissance exacte de l'environnement et des données de base ; c'est pourquoi la première démarche engagée fut celle des études préliminaires. La Chambre décidait donc de se constituer un bureau d'études économiques.

L'étude commande l'action. En se structurant chaque année un peu plus, la Chambre commençait d'appréhender un certain nombre de problèmes très concrets : c'était la mise en place d'un service d'assistance technique au commerce, puis au tourisme, c'était un bureau de promotion industrielle, chargé de lancer et gérer des zones industrielles : plusieurs centaines de dossiers de primes et d'étude d'implantation sont passés par ce service. Pour les problèmes de la pêche, ce fut plus tard la mise en service d'un bureau d'étude et d'assistance.

Dans le même temps d'ailleurs, se mettait progressivement en place un ensemble de cycles de formation professionnelle et de perfectionnement — et cela, à tous les niveaux de qualification. Toutes actions aujourd'hui regroupées dans le cadre d'un « Institut consulaire de formation permanente ».

L'ensemble de ces initiatives pourraient sembler être le fruit de l'empirisme.

En réalité, on se rend compte que tout ceci obéit à une réelle logique et que de cette expérience ressortaient déjà les quatre axes directeurs de l'action consulaire :

— *promotions des connaissances;*
— *promotion des hommes;*
— *promotion des entreprises;*
— *promotion des équipements.*

Ce sont ces quatre axes directeurs qui ont été repris au niveau de la région par l'ensemble des huit Chambres de Commerce et de la Chambre régionale. Sur le plan consulaire, la Bretagne est en effet aujourd'hui la première région française par le nombre d'assistants techniques spécialisés. Les Instituts consulaires de formation permanente seront bientôt au nombre de cinq dans la région...

Quant à la promotion des équipements, on n'en a guère parlé, car ils constituent probablement le domaine d'intervention le plus ancien des Chambres de Commerce. Retenons à simple titre d'exemple que la forme de carénage la plus importante d'Europe se trouve à Brest et que la Chambre de Commerce en est maître d'œuvre et gestionnaire...

Au niveau de la région, avec les nouvelles possibilités introduites par la création des Chambres régionales de Commerce et d'Industrie en décembre 1964, c'est alors une politique de cohésion régionale qui a été retenue.

Le 6 février 1970, à Pontivy, s'est constitué le Comité régional permanent des Chambres économiques de Bretagne, organisme de liaison entre les Chambres de Commerce et d'Industrie, d'Agriculture et des Métiers.

D'autre part, le Président Ducassou vient précisément de proposer à la collaboration commune de tous, l'étude et la mise en œuvre d'un « *Schéma directeur de l'Occupation économique de l'Espace breton* », d'ici à 1985. Il s'agit là de déglobaliser les objectifs régionaux du VI[e] Plan pour examiner comment on peut les réaliser concrètement en se référant aux trois critères fondamentaux : l'espace, les hommes, les activités, et en suscitant la constitution sur le terrain d'équipes d'animation.

Aux Assises nationales des Chambres de Commerce à Strasbourg, en juin dernier, ces principes d'action ont été officialisés et le Président Ducassou pouvait déclarer : « Dans le jeu du développement qui conditionne l'avenir de la France, nos compagnies, principales représentantes des économies régionales en liaison permanente avec les Chambres d'Agriculture et des Métiers, ne peuvent pas ne pas s'engager.

« Quatre voies s'ouvrent, qui sont aussi des axes d'organisation : la promotion des idées et des connaissances, la promotion des hommes, la promotion des entreprises, la promotion des équipements. »

Va sur ces canaux...

par Jean Gaillard

PAS d'autre mât à l'horizon. Vous êtes seul sur le pont de votre bateau dans un silence parfait troublé seulement par le frissonnement de l'eau. Les arbres de la rive défilent lentement, si proches que vous pouvez presque en toucher les branches. Vous êtes en Bretagne, le 15 août ! Un rêve ? Non : tourisme fluvial. Vous ne naviguez pas au large des côtes d'Armor, mais **dans l'intérieur du pays**, quelque part entre Saint-Malo et Nantes, porté par l'un des magnifiques canaux bretons dont le réseau secret s'ouvre enfin au tourisme. C'est — parions-le avec les planificateurs du loisir — une des solutions de demain : en Amérique, où tout se passe, dans ce domaine, avec dix ans d'avance, le « house-boat », le « bateau-maison » est déjà fabriqué à la chaîne. Ce n'est plus le bateau habitable, mais la maison flottante, confortable et haute de plafond. (En France, Arcoa-Jouet-Lanaverre vient de sortir le premier bateau de ce type.) On peut l'ancrer dans les ports (voire dans des mouillages bien protégés) mais sa vocation est surtout fluviale. En attendant, on peut parcourir les canaux avec n'importe quelle petite embarcation : la France, pays de côtes, de montagnes et de plaines, est aussi le pays des voies navigables.

Dans le cas de la Bretagne, il s'agit, en vérité, d'une sorte de sauvetage : il s'en est fallu de peu que les poétiques canaux bretons ne disparaissent dans la vase de l'oubli. Il y a une dizaine d'années, endormis, abandonnés, ils étaient pratiquement interdits à la navigation. En 1963, sur la petite portion encore utilisable, on n'avait vu passer que vingt-cinq bateaux !

Une poignée d'hommes entreprenants allait redresser cette situation : le « Comité de promotion des canaux bretons », avec à sa tête René Henno, s'attaqua au problème. Les principales écluses ayant été dévasées, ils purent organiser en 1964 un premier rallye Manche-Océan, permettant aux bateaux de plaisance de relier le nord au sud de la Bretagne par la Rance et la Vilaine. Depuis, le tourisme fluvial se développe régulièrement en Bretagne. En 1969, cinq cent quatre-vingt-dix bateaux ont réalisé la liaison Manche-Océan et, cette année, sur six cents kilomètres de trajet utilisable, ce chiffre sera amplement dépassé.

Actuellement, la carte des canaux et rivières de Bretagne s'apparente, en gros, à une croix de Saint-André, dont le centre serait à Redon ; vers le nord, on remonte jusqu'à Brest ; on descend au sud jusqu'à Nantes ; à l'est, on se relie par la Loire à la Mayenne et à la Sarthe. A l'ouest, on navigue vers Pontivy et Lorient.

Le cap sur Brest (par Châteaulin)

Dans l'état actuel des choses, le plaisancier dont le tirant d'eau ne dépasse pas 1,40 m et le tirant d'air 2,40 m peut naviguer nord-sud (Manche-Océan par Saint-Malo, Rennes, Redon, Nantes, trois cent trente-cinq kilomètres, quatre-vingt-une écluses) et est-ouest : d'Angers ou de Nantes vers Pontivy et Lorient (cent quatre-vingt-six kilomètres de Redon, cent dix-sept écluses) ; si tout se passe bien, à partir du « carrefour » de Pontivy, il pourra, dans quelques années, mettre le cap sur Brest (par Châteaulin) et le Finistère. Techniquement, cette navigation ne soulève pas de problème, si le bateau qu'on utilise est conforme aux normes. Le franchissement des écluses n'implique qu'un peu de patience et un double amarrage — à l'avant et à l'arrière. Le guide pratique remis aux plaisanciers note : « L'éclusier — il s'agit souvent d'une éclusière — n'est pas tenu de vous aider à la manœuvre. S'il le fait, c'est par pure complaisance... »

Alain Le Berre

Une écluse sur le canal de la Vilaine : un peu de patience et beaucoup de corde.

Du point de vue touristique, la lente navigation d'écluse en écluse est l'occasion de découvertes exceptionnelles. C'est une Bretagne inconnue — vraiment mystérieuse — qui s'offre au navigateur. Châteaux, abbayes, villes fortes sont tournés vers les fleuves côtiers, voies naturelles de l'invasion. Quant aux canaux, ils traversent des régions paisibles et sauvages, épargnées par la civilisation industrielle. Aux escales, on s'amarre aux quais tranquilles de petits bourgs silencieux, qui séparent les ports de plaisance organisés comme Dinan, Rennes, Redon, La Roche-Bernard, Josselin, Pontivy. Dans les plans du comité de promotion figurent l'aménagement des chemins de halage — à l'intention des touristes pédestres et équestres — et l'implantation, de place en place, le long du réseau navigable, de centres de loisirs.

Depuis peu, des organismes se sont créés, qui louent des bateaux — et même des « house-boats » — aux plaisanciers. Le succès qu'ils remportent cette année est garant de l'intérêt que le public averti porte à cette nouvelle forme de loisirs. A peu de distance des plages surpeuplées, des ports où on lutte pour une place, des parkings et des hôtels bondés, les canaux bretons offrent aux navigateurs des havres de paix, de silence et de beauté. Les responsables du tourisme breton y voient une solution pour mettre en valeur l'intérieur du pays. Les plaisanciers devraient — entre deux séjours dans des ports — y retrouver le vieux sens (étymologique) du mot vacances.

J. G.

L'organisateur des rallyes (de Pentecôte et d'été) est M. Girard, 26, rue Ginguené, Rennes.

Le Comité de promotion des canaux bretons se trouve à la chambre de commerce, place Honoré-Commeurec, à Rennes. Il édite le Guide touristique et nautique des canaux bretons **qui contient tous les renseignements indispensables et d'excellentes notices touristiques sur les escales possibles.**

Pour la location de house-boats ou de vedettes : Armor-Marine, quai Gasnier-Dufougeray, Saint-Malo (34-70-18).

Tourisme nautique breton, 29, avenue Roosevelt, Vannes (66-41-84).

Du côté, du côté de Redon

LES pommes de terre pour les cochons, les épluchures pour les Bretons... On a usé de ce raccourci pendant des siècles et, s'il est aujourd'hui bien périmé, il a encore le mérite d'expliquer un des charmes de la Bretagne : la qualité toute particulière de ses cochonnailles. La charcuterie, en Bretagne, est depuis toujours une affaire familiale fondée sur le cycle annuel de l'achat à la foire, puis de l'engraissement, puis du sacrifice final du cochon, qu'on appelle en général « le prince », tant on prend de soins pour l'engraisser. Aujourd'hui, la sollicitude familiale se double d'un élevage dans les fermes, beaucoup plus étendu, qui approvisionne le marché national en même temps que les petites charcuteries locales. On ne peut dissocier du jambon le nom de Morlaix, de Guéméné l'évocation de l'andouille fumée, de Locminé le lard, de Quimperlé certaine andouillette. Et, du côté de Vannes — peut-être ailleurs aussi, je ne sais — il ne faut pas manquer, dans les petites charcuteries de bourg, le pâté de campagne à l'orange.

Parler en quelques lignes de la gastronomie bretonne est une gageure impossible à tenir. L'essentiel aura donc été aux produits du cochon parce qu'il est le prince. Pour le reste, on devra se borner à évoquer les crêpes de froment (sucrées) et les galettes de sarrasin (salées), ainsi que les gâteaux innombrables : outre qu'il y a en Bretagne quelques-uns des meilleurs pâtissiers de France (Anquetil, par exemple, à Rennes), on ne compte plus ses spécialités, telles que les crêpes-dentelles, les biscuits sablés, les galettes, les fares surtout, et le quatre-quarts breton.

Avec les galettes de sarrasin, la tradition est de boire du cidre. Le cidre — le « chichtre » — était de tradition la boisson du pays. Ce n'est plus très exact : les pommes de la région servent surtout à faire de l'eau-de-vie. Le vin l'emporte dans la consommation générale. Vin « d'importation » pour l'usage courant, la production locale étant pratiquement inexistante : quelques vins rouges sans intérêt et peu abondants du côté de Redon et de Bain-de-Bretagne ; un petit vin morbihanais, guère meilleur, mais plus connu parce qu'il est produit dans la presqu'île de Rhuys (patrie de Le Sage) et que, distillé, on en tire une fine qui n'est pas désagréable.

Mais, à un niveau plus relevé, le vin qu'on boit en Bretagne est le muscadet, pur et délicieux produit du pays nantais. Ce vin « au nom guilleret et cascadeur » paraît, comme par miracle, au bord même de ces côtes d'où la Bretagne tire ce qui fait le bonheur de se mettre à table pour un repas de crustacés, de coquillages et de poissons — que les fourchettes solides compléteront d'un gigot à la bretonne, c'est-à-dire de pré-salé et accompagné de haricots blancs, accompagné, lui, de préférence d'un Gamay d'Ancenis. Autre joie : sur un coin de table dans un bistrot du port, une douzaine d'huîtres et une bouteille de muscadet : c'est la dose recommandée !

Cousin moins cossu, mais non négligeable, du muscadet : le gros plant. Au lieu d'être une « appellation contrôlée », c'est un vin délimité de qualité supérieure (V.D.Q.S.), mais il faut aussi le connaître : plus sec que le muscadet, il se boit plus jeune et voyage peu. Si le muscadet a pris en France et dans le monde une place et trouvé une renommée comparables à celles du beaujolais, le gros plant est davantage réservé à ceux qui vont le traquer sur place. Il vaut le déplacement.

Et voilà qu'on n'a rien dit des fruits (les fraises de Plougastel, par exemple), ni des légumes (les artichauts bretons, vous connaissez !...) et des primeurs, par exemple, de Pont-Aven. Mais, en fait, tout reste à dire. Ou plutôt, pour le touriste, à découvrir.

Jean Morio.

Nos lecteurs retrouveront dans notre prochain numéro les Propos de Table **de James de Coquet.**

Les voiles dans le vent

par Gilles Lambert

Gallibot

Tergal ou coton : une école d'amitié, de cohésion, de solidarité

L'IDOLE des vacances 70 n'est pas une vedette de la chanson, non plus qu'un champion sportif : c'est un bateau à voile, nommé *L'Optimist*. A peine lancé, il navigue le long de nos côtes à plus de cinq mille exemplaires et les marchands ne peuvent satisfaire la demande. *L'Optimist* est un dériveur, le plus petit et le moins cher sur le marché ; il est destiné aux enfants de huit à quatorze ans ; long de 2 m 30, large de 1 m 13, pesant 35 kilos, ce voilier en contreplaqué revient à 800 F (construit) et à 500 F (à construire). Il est équipé d'une voile en tergal d'une surface de 3 m2 60. Autour de ce bateau, une nouvelle école s'est créée en Bretagne : le stage de l'Aber-Wrach, dans le Finistère Par rapport au célèbre centre nautique des Glénans (dans le Sud), c'est la maternelle.

D'après les estimations, plus d'un million de Français feront de la voile cette année, dépassant en nombre les skieurs, et plaçant leur sport favori au premier rang dans ce pays. Le succès du « brevet de la première unité », organisé par *Le Figaro*, laisse entrevoir pour l'avenir proche des chiffres encore supérieurs. Il y a vingt ans, nul n'aurait osé prévoir cette poussée puissante. La navigation de plaisance — on disait encore le yachting — semblait réservée à une élite, la fameuse caste des « casquettes blanches ». En fondant le Centre des Glénans, Philippe Vianney, dirigeant de la Résistance, brisa le monopole : il n'avait pas prévu les conséquences de son initiative !

Les retombées industrielles, commerciales et sociales de cette vogue sont innombrables. Une des plus curieuses concerne les « voiliers », les fabriquants de voiles, dont l'industrie, florissante au temps jadis, était endormie. Ils vivaient, en général, dans la nostalgie du passé, dans le regret de l'époque des grands armateurs et des voyages au long cours. Au XVI[e] siècle, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, les voiliers étaient les « grands messieurs » des ports. A Nantes, à Lorient, à Belle-Ile, à Vannes, à Brest, voire à Honfleur et à Dieppe, ils tenaient le haut du pavé : en certains endroits, leur confrérie avait même le pas sur celle des notaires. Ils possédaient des secrets de fabrication, faisaient tisser leur toile de coton dans des filatures du Nord connues d'eux seuls et se disputaient les ouvriers les plus habiles : le destin d'une croisière hauturière, d'une expédition lointaine ou d'une campagne de pêche pouvait tenir à une couture ou à la résistance d'une ralingue.

De la couture au millimètre près

Les grandes voileries fermèrent les unes après les autres, au siècle dernier, au rythme des maisons d'armement. Et, soudain, c'est de nouveau les commandes, l'activité, la fortune. Mais la situation, pour les voiliers, est différente. C'est qu'entre-temps — entre les artisans de jadis et les fabricants d'aujourd'hui — est apparue la fibre artificielle et le tissu tergal.

— Les voiles de tergal, dit M. Le Port, le grand voilier de Vannes (il a aussi un magasin à La Trinité-sur-Mer), se cousent et se ralinguent à la machine. En outre, le tergal est livré en grandes surfaces. On travaillait le coton à la main. On était assujetti aux mesures de la leize, l'unité de toile qui faisait, en France, 57 cm de long (alors que la leize anglaise était de 60 cm, ce qui n'arrangeait pas les choses pour les réparations). Les voiles de pêche étaient cousues en hauteur (la voile cousue en longueur n'a été introduite que vers 1945 pour les régates de compétition) et on devait faire des acrobaties pour tomber juste. Le tergal, bien sûr, est plus solide. Il tient mieux le vent, se déforme moins. Il n'a que des avantages, sauf son prix, plus élevé. Mais pourtant, pour moi, une vraie voile ne peut être qu'en coton...

M. Le Port est sans doute actuellement un des derniers voiliers français à réaliser encore des voiles de coton — commandes spéciales passées en général par des yachtmen traditionalistes qui tiennent à l'esthétique de leur navire. Il a acheté tout le stock du dernier filateur français qui fait encore de la toile à voiles en coton. Après ? On verra, dit-il. Il a pris la tête d'une association pour relancer, dans le golfe du Morbihan, la mode du sinagot, bateau de pêche caractéristique né dans le petit port de Séné, qui était en voie de disparition : il n'en reste aujourd'hui que trois dans le golfe ; leur construction va être relancée. De l'avis de M. Le Port, le sinagot, stable, remontant bien au vent, solidement gréé, serait un navire idéal pour la plaisance, la petite croisière. Il sera équipé de voiles de coton. Mais M. Le Port ne se fait pas trop d'illusions. La voile de coton est bien condamnée. Même si elle se maintient encore quelque temps, à travers des initiatives comme la résurrection du sinagot, elle n'aura plus, bientôt, qu'une signification historique :

Les grands voiliers sont des artistes ; le choix d'une voile, sa réalisation, son adaptation au navire pour obtenir le meilleur rendement au vent et la plus faible usure sont autant d'opérations délicates, qui exigent un « sens » particulier et du talent. Même en tergal, une voile se « sent », se devine et s'essaye. Elle dépend du mât, de l'étayage ; elle est personnalisée. Quand il s'agit d'un navire de compétition, la mise au point peut être très longue : c'est le voilier Burgaud, de Nantes, qui a calculé et réalisé les voiles du *France* (du baron Bich), le yacht qui a défié chez eux les spécialistes américains ; l'opération a eu lieu à La Trinité-sur-Mer, elle a duré près de six mois ! Chaque soir, dans la salle des fêtes mise à sa disposition, Burgaud et trois ouvriers retouchaient les voiles du *France*, refaisaient les coutures, rectifiaient les ralingues, recalculaient les cordages. Lorsqu'il s'agit d'un navire de grande compétition, on travaille au millimètre près.

Victor Tonnerre, de Lorient, a mis toute son expérience dans les voiles des différents *Pen Duick* barrés par Tabarly.

— Ce fut chaque fois un problème délicat, et chaque fois un problème différent, dit-il. Le *Pen Duick III* avait les voiles les plus nombreuses. Sur le *Pen Duick IV*, le trimaran, le mât était courbe, ce qui nous obligea à donner à la grande voile une courbure dans le sens de la ralingue. Devant la difficulté que cela représentait, j'avais fait réaliser une maquette, qui a été étudiée en soufflerie, dans le bassin des carènes de Nantes. Sur le *Pen Duick V*, fait pour les allures portantes, j'ai affronté un problème de résistance et de rendement de creux. Il fallait concevoir des voiles plates et creuses en même temps, si l'on peut dire...

En dehors des lois de la concurrence

Les triomphes de Tabarly sur les sept mers ont apporté la gloire à Victor Tonnerre. Ses voiles sont réclamées dans le monde entier. Mais il n'a pas perdu sa modestie.

— L'apparition de la fibre artificielle, dit-il, a beaucoup facilité le travail des voiliers. Il y a une quinzaine d'années, il n'y avait en France qu'une poignée de voiliers, dépositaires de traditions et de techniques anciennes, travaillant la toile de coton de façon artisanale. Maintenant, on fait des voiles un peu partout et facilement... Ce qui ne signifie pas que l'on fasse partout des bonnes voiles.

La voilerie Le Port a été fondée à Vannes ; celle de Victor Tonnerre à l'île de Groix, mais il semble que c'est Claverie, à Arcachon, qui ait droit au titre de plus vieux voilier de France. De toute façon, tous les voiliers se connaissent, entretiennent de bons rapports et se félicitent des succès que chacun d'eux remporte. Il semble que la voile, école d'amitié, de cohésion et de solidarité échappe aussi aux lois habituelles de la concurrence. « On m'a proposé de retoucher les voiles du *France*, du baron Bich, m'a dit M. Le Port, mais j'ai refusé, parce que Burgaud me semblait plus qualifié que moi... » Aucun des voiliers interrogés pour cet article n'a jamais émis de critique ou formulé de réserves sur l'un quelconque de ses confrères ; sur terre, comme sur mer, la voile donne à ceux qui la traitent ou l'utilisent un sentiment différent des choses, qui doit être son secret.

G. L.

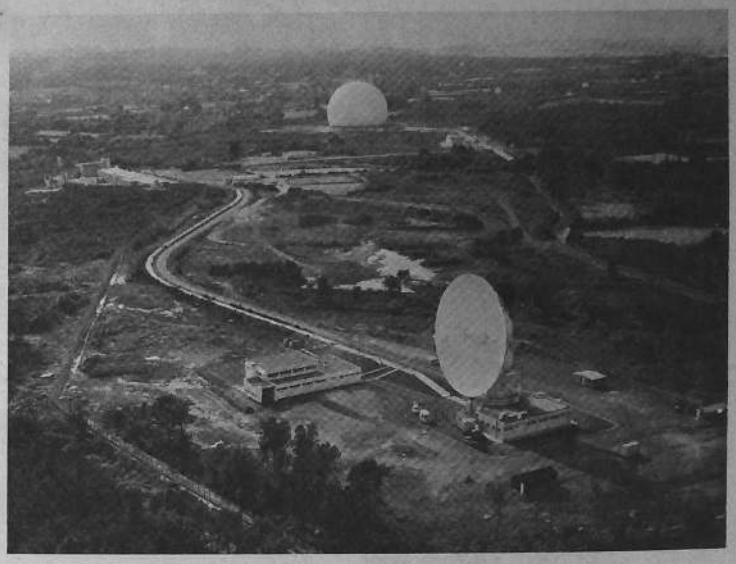
Les amateurs de voile sont près de un million, et pourtant la Fédération française de yachting à voile ne compte que 60.000 licenciés. Ce chiffre est en constante augmentation.

Les plaisanciers ont à leur usage une série de publications périodiques. Les plus importantes sont : Bateaux, Neptune-Nautisme, Les Cahiers du Yachting, La Cote du bateau d'occasion, Loisirs nautiques, **etc.**

De nombreuses sociétés de location leur proposent tous les modèles.

Enfin, tous les renseignements utiles — assurance, entretien, crédit, technique de base, etc. — sont groupés dans un ouvrage de Bernard Ficot : La Voile dévoilée, récemment publié aux Editions Solar dans l'excellente collection Sports 2000, que dirige Renaud de la Borderie.

Communiqué



LE TREGOR : une vocation confirmée pour les télécommunications

En 1958, sur l'initiative de M. Pierre Marzin, alors directeur du Centre national d'études des télécommunications, le gouvernement décidait de décentraliser en Bretagne une large fraction des laboratoires de ce service. La première pierre fut posée il y a maintenant dix ans, en mai 1960, et deux ans après, en 1962, le Centre de recherches de Lannion était officiellement ouvert aux premières équipes d'ingénieurs et de techniciens.

Si la silhouette blanche du radome de la première antenne spatiale de Pleumeur-Bodou nous est maintenant familière et sert chaque année de point de ralliement à beaucoup de touristes, nombre d'entre eux ignorent, en revanche, qu'elle est simplement l'élément le plus spectaculaire et en quelque sorte le symbole d'un grand ensemble de services d'études installé à quelques kilomètres de là et dont le rapide essor a largement contribué, par ses effets d'entraînement, à la constitution d'un véritable complexe industriel au cœur même du Trégor.

De Renan à l'électronique

Lannion, en 1958, c'est une petite sous-préfecture agricole des Côtes-du-Nord dont le déclin est lent mais sûr comme en atteste la courbe décroissante de sa population.

Trois raisons essentielles ont guidé les autorités responsables dans leur choix du Trégor, patrie du philosophe Ernest Renan : Lannion possédait, en premier lieu, un fort potentiel de main-d'œuvre immédiatement disponible ; en second lieu la ville était en mesure de mettre à la disposition du CNET un aérodrome situé à quelques centaines de mètres seulement des futures installations ; en troisième lieu, enfin, des terrains nombreux pouvaient être mis à la disposition des industries électroniques que le CNET espérait attirer à Lannion.

Tout alla très vite. 1959 vit l'arrivée des pionniers. En 1963, le premier grand bâtiment du Centre de recherches de Lannion était terminé tandis que dès le 11 juillet 1962, à huit kilomètres de là, la station de télécommunications spatiales, construite en un temps record, avait déjà réalisé la première liaison de télécommunication par satellite entre l'Europe et l'Amérique. Une deuxième antenne est maintenant en fonctionnement et une troisième prévue pour 1973.

Aujourd'hui l'éventail des activités du CNET-Lannion ainsi qu'il est appelé pour le différencier de la maison mère, est très large. En dehors des études relatives à la transmission et aux télécommunications spatiales, on y effectue des travaux en acoustique, en physique des plasmas, en physique des basses températures, en cristallogenèse et en cristallographie.

Une autre première mondiale

Mais comme devait le souligner en juin 1970 M. Robert Galley, ministre des Postes et Télécommunications, une des réussites les plus remarquables du CNET-Lannion est la réalisation du projet « Platon » d'équipement des réseaux téléphoniques de Lannion, Guingamp et Paimpol à l'aide d'un tout nouveau système de commutation électronique à transmission intégrée.

L'union fait la force

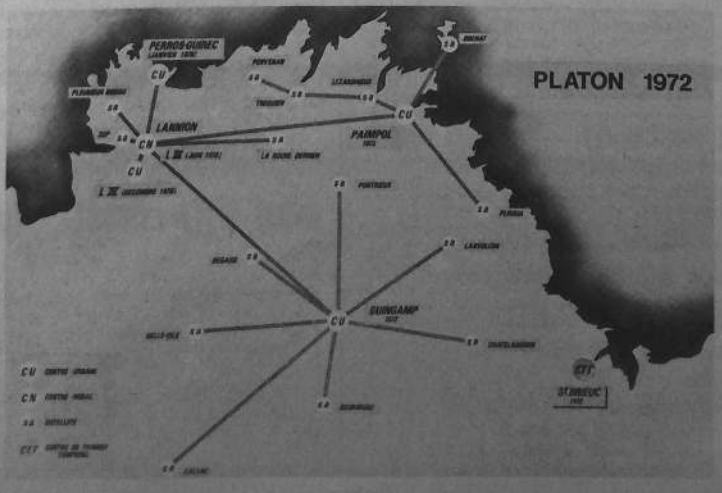
En 1962, le CNET-Lannion employait cent cinquante personnes. Il dépassera le millier à la fin de l'année 1970 ; 60 pour 100 du personnel est breton et 25 pour 100 issu de l'arrondissement.

De plus, deux mille emplois ont été induits avec l'installation de la SOCOTEL (Groupement d'intérêt économique pour le développement de la technique de la commutation), du CEMS (Centre d'études météorologiques spatiales), de la météorologie nationale, de la Société lannionaise d'électronique (filiale de la CGE), de la Société des lignes télégraphiques et téléphoniques, de la Société Trégor électronique (filiale de la SAT), de la Société Le Matériel téléphonique, et de la Société télécommunications radioélectriques et téléphoniques.

En outre, il faut signaler l'implantation et le développement depuis 1969 de plusieurs services d'enseignement technique supérieur, notamment l'Institut universitaire de technologie de l'Education nationale et un Centre régional d'instruction des PTT.

Si, depuis 1965, l'implantation réelle du CNET à Lannion aura été le catalyseur, toute une infrastructure aura dû être créée. Un syndicat intercommunal pour le développement et l'industrialisation de la région de Lannion (SIDIRL) a regroupé dès l'origine quatorze communes tandis que la Société d'économie mixte pour l'aménagement et l'équipement de la Bretagne (SEMAEB) et la Caisse des dépôts et consignations apportaient leur concours au développement des infrastructures.

La brillante réussite de la décentralisation du CNET à Lannion ne saurait cependant être expliquée sans souligner la volonté exprimée de manière continue par ses dirigeants et l'Etat de voir se développer l'électronique en Bretagne.



NOTRE JOURNAL PARTICIPE RÉGULIÈREMENT AUX ÉTUDES SUR LES LECTEURS DE LA PRESSE RÉALISÉES PAR LE CENTRE D'ÉTUDE DES SUPPORTS DE PUBLICITÉ.
CESP